

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

55e Année. N° 11 1er Novembre 1912.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

PRÉJUGÉS ET SPIRITISME

Ouvrage inédit par M. Dubois de Montreynaud

(*Suite.*)

Préjugé. L'orgueil

Je laisse ainsi à chacun la facilité de se placer en dehors de cette généralité, et de caresser l'illusion qui lui fait croire qu'il y échappe, et que son espèce constitue bien une exception que ne saurait atteindre la critique. Ce sentiment d'égoïsme pour notre chose à nous, ce secret orgueil que nous

flattons d'autant plus qu'il est bien notre chose à nous, et auquel nous croyons que notre prochain demeure étranger, nous amène à nous absoudre généreusement d'une faute ou d'un état d'esprit que nous sommes toujours disposés à reprocher à notre prochain. Ce sentiment, dis-je, est absolument humain, mais, comme je l'ai déjà dit, il nous place dans le cas du Pharisien de l'Évangile.

Cette particularité du préjugé constitue un de ses caractères les plus marqués. C'est aussi une de ses formes les plus répandues. A la réflexion, nous sommes amenés à en trouver naturellement l'origine dans notre orgueil ; dans cet orgueil qui, d'après la légende, perdit le premier homme, et qui est bien le vice capital qui pénètre partout, qui pollue tout ce qu'il effleure, et qui vicie toutes nos actions quand nous ne savons nous soustraire à sa funeste influence. C'est du reste, disons-le en passant, pour combattre l'orgueil que Jésus-Christ a accompli sa mission rédemptrice annoncée depuis des siècles par les prophètes et les sages. C'est par les humiliations, la pauvreté, l'abnégation et l'amour poussés au dévouement et au sacrifice suprême qu'il a voulu abattre cet hydre aux cent têtes, et, par l'humilité consciente, vaincre l'orgueil et régénérer le monde. A son exemple, les Jeanne d'Arc, les grands génies furent comme lui des âmes simples et généreuses dont la mission toute d'amour, fut d'enseigner par leurs exemples, par leurs actes et par leurs paroles, l'amour de Dieu, l'amour du prochain, le désintéressement, l'abnégation qui excluent bien loin tout sentiment d'orgueil.

Il serait téméraire de vouloir envisager les innombrables espèces dans lesquelles le préjugé se manifeste dans le monde de l'intelligence, de la science et de la philosophie ; mais je ne serai pas démenti en affirmant que sur ces plans spéciaux les enseignements dogmatiques qui ont servi de base à l'enseignement sont la science du jour, le préjugé et l'erreur de demain. Vouloir cristaller l'intelligence, l'esprit et ce qui en dépend, dans une dogmatique rigide et rigoureuse, c'est vouloir ensevelir le diamant dans la gangue, c'est dit l'Évangile, vouloir mettre la lumière sous le boisseau.

Je sais bien qu'il est sage et prudent de ne pas accepter à la légère telle communication étrange, tel phénomène surprenant, telle découverte qui échappe dès l'abord à l'analyse de la science ; mais il est raisonnable, il est surtout de notre devoir de nous appliquer loyalement à l'étude, à l'observation de ces nouveautés et ne pas les rejeter *de plano*, parce que nous ne pouvons les comprendre et les mettre en équation. Toute attitude contraire et surtout hostile, est un non-sens qui est justiciable du préjugé, de l'absurde. Et ce n'est pas parce que ce que l'on nous présente va à l'encontre, ou même ne ressortit à aucune des connaissances officielles enseignées, à aucun principe connu, à aucune règle, ou, soi-disant règle acceptée, que nous devons le rejeter ; car, ce faisant, nous paraissons bien plutôt, non pas des

hommes prudents et avisés, mais de parfaits égoïstes, jaloux de ce que nous considérons à tort comme un monopole, obéissant ainsi à notre orgueil qui ne veut pas admettre ce qui n'est pas dans le domaine du convenu ou qui s'écarte d'une ligne de démarcation que nous ne devons pas franchir.

Mieux que cela, nous désertons la discussion, nous nous refusons aux moyens sincères d'investigation, nous nions parce que... nous ne savons plus que nier ; et, suivant la pente où nous entraîne notre moi égoïste, jaloux et orgueilleux, nous nous renfermons dans le sourire protecteur, le persiflage, la raillerie, l'esprit acéré et confinant à la malveillance, parce que trop courtois pour dépasser la mesure et aller jusqu'à l'impertinence et à la méchanceté. Dans l'intimité nous nous vengeons de n'avoir pu verser sur notre contradicteur tout le fiel, toute l'amertume provoqués par notre jalousie et notre orgueil. Pour un peu plus, nous serions méchants, médisants, calomniateurs... Pauvres aveugles ! Pauvres insensés ! Avons-nous donc oublié que le mal que nous projetons autour de nous ne peut atteindre celui à qui nous avons voulu le faire ? Avons-nous oublié que ce trait empoisonné que nous lui décochons ne peut que l'effleurer, et que, par le choc en retour, il viendra nous atteindre et surexciter le mal dont nous souffrons déjà ? Qu'avons-nous donc fait des préceptes de Jésus-Christ ? Le mal ne produit que le mal, et c'est nous seuls qui en serons les propres victimes !

Avons-nous bien compris qu'en établissant ainsi, entre notre contradicteur et nous, une séparation que nous ne voulons pas franchir aujourd'hui, mais que nous franchirons un jour, nous commettons une double faute d'égoïsme et de lâcheté ? Sans nous en douter, nous semblons revenir au droit absurde du plus fort et nous l'attribuer. Nous pratiquons, sans droit aucun, l'éviction du plus faible ; mais n'oublions pas que c'est aussi, à une date indéterminée, mais prochaine, la réaction physique et morale contre une action qui détruit l'harmonie, l'équilibre voulu par le Créateur ! C'est la compression devant fatalement provoquer la révolte ! C'est le germe de la révolution, du bouleversement qui devra éclater le jour précis où les abus et les préjugés auront élevé une barrière qui sera entraînée comme un fétu dans l'évolution fatale, inéluctable des opprimés sous la poussée de la réaction naturelle et en vertu du principe imprescriptible de la marche itinérante de la vérité !

J'ai dit que c'était un acte d'égoïsme. Et comment pourrions-nous autrement qualifier ces formes puériles de dénégation ? Il semble que l'on veuille ravir son bien, sa propriété à ce pseudo-scientifique, quand on lui parle de quelque chose qu'il ne connaît pas. Et si sa résistance est grande, s'il se montre absolument intransigeant sur la question de principe, il a de plus au service de son contradicteur une de ces petites lâchetés qui, sous forme de courtoisie et de politesse, n'en sont pas moins un coup droit pour son amour-propre et une pure méchanceté. Depuis cinquante ans, les formules de ce

genre abondent, et sont passées à l'état de légendes : l'histoire de la création des chemins de fer, les télégraphes, les téléphones, le quatrième état de la matière, l'action de la volonté s'exerçant à distance sur la matière, la télégraphie sans fil, les rayons X, les rayons V, la psychométrie, etc., constituent un champ immense et fécond où je pourrais glaner les bons mots, les plaisanteries, les traits d'esprit, les railleries fines, toutes espèces germées dans des esprits malveillants et jaloux qui, aujourd'hui, ont bien dû oublier leurs bons mots d'autrefois. *Tellum imbelle ;* car les rieurs ne sont plus, hélas ! de leur côté !...

Aujourd'hui, sous le régime de liberté, oh ! dérision, où nous vivons, il est heureux sans doute que la pensée et l'intelligence n'aient à subir le joug d'aucun, et que chacun puisse user librement de son droit d'investigation et d'examen sur toutes choses. Oui, malgré l'orthodoxie, malgré la science officielle, et en dépit d'elles, nous pouvons user librement de notre Raison, de notre conscience et déférer les enseignements dogmatiques et scientifiques à leur tribunal, à leur jugement. C'est à la lumière de notre raison, illuminée par la foi et l'amour de Dieu, que nous devons envisager chaque chose sur le plan physique aussi bien que sur le plan supérieur de l'intelligence. C'est avec elle et par elle que nous pouvons apprécier la valeur des préjugés dont se réclament si jalousement ceux qui s'y retranchent comme dans une forteresse démantelée dont les murs branlants menacent de tomber prochainement en poussière ! La Raison les condamne, mais soyons à notre tour pleins d'indulgence pour ces ruines vivantes : passons notre chemin. Le temps aura bientôt raison de ces orgueilleux débris. Suivons avec confiance la route que nous a tracée notre destinée, car le mystère de notre destinée qui jusqu'ici se présentait à nous obnubilé d'un voile d'autant plus impénétrable que nous le rendions volontairement plus épais, en nous refusant à vouloir le pénétrer, ou en ne voulant le voir qu'au travers d'un prisme décevant et sous un angle imparfait parce que nous ne savions nous dégager de la matière ; ce mystère, dis-je, le Spiritisme nous a permis de le connaître, ou tout au moins de le pressentir d'une manière assez précise, assez nette pour que nous puissions désormais lui demander de nous servir de point d'appui et de nous donner une explication rationnelle des origines des choses et surtout de ces inégalités de conditions morales et physiques qui sont un objet d'orgueil pour les uns, un objet d'envie, de jalousie, de haine et souvent de désespoir pour les autres.

Qu'il me suffise pour l'instant de dire ici que les inégalités de conditions de l'homme en ce monde sont voulues, parce que nécessaires. Non pas, fatalement voulues, comme si elles nous avaient été imposées par une volonté supérieure, par un destin aveugle et impitoyable, mais voulues par nous-mêmes qui les avons choisies et qui les avons inscrites dans notre destinée

avant de renaître à la chair. Car nous avons vécu, nous vivons pour disparaître encore, et encore aussi pour renaître : notre vie est un éternel recommencement, une éternelle continuation inlassablement itinérante sur le chemin du progrès et de la perfection.

Le Spiritisme nous enseigne cette consolante doctrine de la survie, et par conséquent de la préexistence et de la réincarnation des âmes. Il nous enseigne qu'avant toute réincarnation, l'homme détermine lui-même la destinée de son moi réincarné, et que c'est lui-même qui tisse la trame de sa destinée suivant les conditions qui lui sont nécessaires pour acquérir un degré supérieur dans la voie du Bien, au cours de la nouvelle existence qui s'ouvre à lui.

N'est-ce pas en effet au cours de nos réincarnations successives que nous arrivons graduellement à un degré supérieur de perfectionnement ? Et cela, non seulement en vertu de ce sentiment intime et inné qui nous attire toujours plus haut, mais aussi en vertu de cette force de vie qui anime tous les êtres et qui les pousse sans cesse dans la voie du progrès ? Ne serait-ce pas aussi en vertu de ce principe divin, qui est le souffle du créateur, que notre âme, en vertu des lois d'attraction et d'affinité est sans cesse sollicitée par un Dieu dont elle est l'émanation, l'infinie parcelle, mais dont elle est aussi partie intégrante.

Notre inégalité devient dès lors notre état normal, notre condition nécessaire, inéluctable. Elle n'est plus à proprement parler que l'élément même de notre perfectionnement et de notre rédemption. Notre inégalité est une conséquence naturelle de notre destinée : et notre destinée ainsi établie, ainsi voulue n'est plus qu'un programme préalablement discuté et accepté dont nous ne saurions nous écarter sans faillir, et dont nous ne pouvons élaguer les charges pénibles, les humiliations, les souffrances, sous le prétexte que notre frère a un sort plus heureux. Tous les enseignements contraires à cette doctrine émanent d'une philosophie intéressée, qui pour défendre ses vieux principes, ses préjugés, jette l'anathème à ses détracteurs. Mais qu'importent ces colères et ces foudres puériles ! La philosophie du Spiritisme est de tous les temps et tous les mondes : elle doit prévaloir contre celle qui s'enferme dans des dogmes désuets et tout faits de circonstances de temps et de lieux. Monument archaïque qui servit fort bien ceux qui l'élevèrent en leur temps, mais que le temps, que l'esprit chrétien ont ébranlé violemment au point qu'il n'apparaît plus désormais que comme un débris, une ruine que le souffle enflammé de la Raison qui conduit l'homme à la foi, aura bientôt balayé comme il chasse tout ce qui est du domaine de la matière.

J'ai esquissé à grands traits les caractères généraux et quelques rares espèces particulières du préjugé. J'ai rattaché les influences du préjugé à la

cause morale qui les a produites. J'ai observé que dans bien des cas le préjugé s'était établi également sur le plan physique et sur le plan intellectuel et moral. J'ai indiqué que le préjugé avait oblitéré ou tout au moins faussé et vicié l'intelligence dans le monde des sciences naturelles et quelles défenses redoutables il avait établies dans le monde de la philosophie religieuse et profane. J'ai voulu le démasquer partout où il s'est retranché : Il me reste à indiquer les moyens de le combattre victorieusement et de lui substituer la Raison et le cœur qui sont les éléments puissants et efficaces que Jésus-Christ nous a indiqués par ses prédications et par ses actes. Le Spiritisme, c'est-à-dire la Religion chrétienne, est précisément ce flambeau qui illumine la Raison et donne au cœur ces sentiments de générosité, d'abnégation, d'amour et de sacrifice qui ont à jamais consacré les enseignements du Maître et qui ont mis dans sa bouche divine ces paroles si consolantes :

« Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres. »

(*A suivre.*) DUBOIS DE MONTREYNAUD.

L'Au-delà et la Survivance de l'Être [1]

Léon Denis vient de faire paraître une de ces brochures de propagande, au style alerte et clair, à la vigoureuse dialectique dont il a le secret et qu'il compose, de temps en temps, pour se délasser de ses plus grands travaux. Tous les spirites connaissent cette petite merveille de condensation de nos doctrines qu'est *Pourquoi la Vie* (2) et chacun de nous a pu se rendre compte à quel point sa diffusion aide à la propagation de nos croyances. Tous ceux qui ont conscience du bien que ces publications font à notre cause, doivent s'efforcer de les répandre : il n'y a pas de moyen plus efficace de faire connaître le véritable Spiritisme et de dissiper les fausses légendes à l'aide desquelles on cherche à égarer l'opinion sur notre compte.

Ces plaquettes, en effet, sont de remarquables instruments de pénétration ; la modicité de leur prix et l'exiguïté de leur forme, permettant à toutes les bourses de se les procurer et à toutes les poches de les contenir, tentent aussi bien le bouquiniste fureteur, flânant aux devantures des libraires, que les hommes pratiques, toujours pressés, à la fois sceptiques et curieux, que sont la plupart de nos contemporains. Et c'est fréquemment à la suite d'une de ces lectures hâtives, faites entre deux courses ou pendant une longue attente, que le désir de savoir s'éveille et qu'on se décide à acheter le livre dont les 200 ou 300 pages avaient, de prime abord, effrayé.

(1) *L'Au-Delà et la Survivance de l'Être* (0 fr. 25), chez Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris, franco 0 fr. 30.

(2) *Pourquoi la Vie* (0 fr. 10), Leymarie, éditeur, franco 0 fr. 15.

L'Au-Delà et la Survivance de l'Être, comme ses devanciers, remplira sa mission d'éclaireur et fera, dans le cerveau des ignorants qui le liront, la trouée livrant le passage aux ouvrages fondamentaux dispensateurs de la lumière définitive. C'est un substantiel résumé de l'état, à ce jour, des connaissances humaines sur la passionnante question de la survivance et de la réincarnation et une récapitulation des dernières preuves expérimentalement obtenues. C'est, en même temps, une sorte de graphique indiquant la marche lente, mais continue et progressive, de l'Idée Spiritualiste dans les milieux où elle n'avait rencontré jusqu'alors que des adversaires systématiques et déterminés.

Les citations y abondent et les déclarations de certains de nos savants, troublés dans leur positivisme scolastique par de récentes découvertes de la science, ne seront pas les moindres surprises que ce petit opuscule réserve à ses lecteurs.

Tout spirite doit se procurer *L'Au-Delà et la Survivance de l'Être* autant pour en tirer un profit personnel et s'en assimiler les arguments et la documentation, que pour le faire connaître aux ignorants et aux incrédules. On ne saurait plus efficacement contribuer à sa propre instruction et à son devoir de propagandiste.

HENRI ROUSSEAU.

L'Évolution du Vagabondage

La nouvelle chevalerie errante

Cervantes a stigmatisé l'ancienne chevalerie errante du moyen âge et l'aurait tuée sous le ridicule, si elle n'était pas morte d'elle-même ; mais en mourant elle a laissé de la graine, cette graine a germé et il en est sorti une chevalerie errante d'un genre inédit. L'erraticité est devenue générale. Tout le monde aujourd'hui erre, physiquement sinon intellectuellement.

Le nouvel Ordre se compose, comme de juste de deux classes de Frères plus ou moins amis : les Riches, qui fuient l'ennui et les Pauvres, qui fuient le travail. Je voudrais esquisser ici l'origine, la nature et l'évolution de cette nouvelle forme qu'a revêtue le génie chevaleresque.

***

Le vagabondage est dans la nature de l'homme. Il est bon, il est même nécessaire qu'il y soit, pourvu qu'il ne dépasse pas des bornes raisonnables.

L'homme ayant été placé sur la terre pour y vivre et la mettre en valeur,

il fallait bien qu'il fît connaissance avec la planète qui lui sert de domicile et de mère nourricière. Il fut, dès le début de son existence, poussé au vagabondage, d'abord, par curiosité ; ensuite, par nécessité.

Par curiosité pour se procurer des émotions et s'instruire ; *par nécessité*, afin de se créer des ressources plus variées et plus abondantes pour la satisfaction de ses divers besoins.

L'homme primitif fut donc quêteur, chercheur, chasseur. Ce fut son premier métier. Plus tard, il se fit pasteur et devint plus sédentaire ; mais il se livrait encore, par goût ou par besoin, à des migrations plus ou moins lointaines. Devenu enfin agriculteur, il se fixa encore plus au sol, souvent même il s'y fixa trop. Il y eut alors des maîtres et des esclaves, des seigneurs et des serfs, des rois et des sujets.

Cependant, tant par nature que par hérédité, les hommes — même les esclaves et les serfs — conservèrent plus ou moins vifs les instincts vagabonds. Ces instincts se manifestent encore très clairement chez les enfants et les jeunes gens de toutes les classes sociales : tous aiment les voyages, les aventures et, ce qui prouve que le principe en est plus encore la curiosité que la nécessité, c'est qu'on voit des jeunes gens riches (même des jeunes filles) quitter leur famille où ils vivent dans l'abondance, pour courir le monde, vivre leur vie, avec tous ses risques et périls.

J'ai connu, — c'était en 1862, cela date de loin — un jeune homme qui, ayant tiré au sort un mauvais numéro, au lieu d'attendre l'appel de sa classe, de ne faire que cinq ans de service et de les passer à flâner de ville en ville, de caserne en caserne, préféra devancer l'appel, s'engager dans l'infanterie de marine, ce qui l'obligeait à faire un congé de sept ans.

Pourquoi ce sacrifice de deux ans de sa vie ? Pourquoi s'exposer si bénévolement aux risques de la navigation et des colonies ? Pour voyager, pour voir des pays lointains, en un mot, pour vagabonder. On eut beau répéter à ce *tramp* en herbe les plus touchants proverbes : « pierre qui roule n'amasse pas mousse » et « rarement à courir le monde on devient plus homme de bien », rien n'y fit ; le conscrit suivit son impulsion erratique. Les proverbes se sont d'ailleurs réalisés : il n'a pas amassé de *mousse* et ses voyages ne l'ont guère rendu meilleur que les autres.

Tant que l'humanité a vécu de l'agriculture et que le travail de la terre a été sa principale occupation, tant que l'économie sociale a été *rurale*, le vagabondage a été modéré et ne s'est exercé que sur une petite échelle.

Les seigneurs, les propriétaires, résidaient ordinairement sur leurs terres, tant pour les défendre contre les agressions des seigneurs voisins que pour en diriger l'exploitation et maintenir l'ordre et la justice parmi les vassaux et serfs qui dépendaient d'eux.

Les gens du peuple, occupés à la culture, ne s'absentaient guère que

pour aller aux fêtes, aux pardons, aux assemblées, aux foires des localités voisines. Les plus remuants se bornaient à faire des pèlerinages dans des provinces plus ou moins éloignées, quelquefois même à l'étranger.

Les grands seigneurs seuls possédaient château à la campagne et hôtel dans la ville voisine, où ils passaient une partie de l'hiver.

Les plus vagabonds des hommes étaient alors les colporteurs de nouvelles ou de marchandises, les jongleurs, les comédiens, les musiciens et les artisans.

Lorsque ceux-ci avaient terminé leur apprentissage dans la localité qui les avait vus naître, ils en sortaient pour voir du pays et se perfectionner dans leur métier ; mais ils n'allaient pas très loin. Le nom de cet exode : « faire son tour de France » nous prouve que les compagnons n'allaient guère à l'étranger, et l'on sait que, pour le plus grand nombre, le tour de France se réduisait à un tour de province. Ils revenaient ensuite s'établir au pays natal, à moins que, dans leurs pérégrinations, ils ne rencontrassent une « étrangère » à leur gré, ou une situation bonne à prendre.

*
* *

La vie rurale est l'idéal de la vie humaine. C'est la plus variée, la plus heureuse, la plus parfaite aux points de vue matériel, moral, intellectuel et professionnel.

C'est l'agriculture qui a rendu la civilisation (l'urbanisme) possible. C'est d'elle, par elle et pour elle que sont nés tous les autres métiers et professions ; c'est elle qui en est le centre et le support ; c'est elle qui, par sa production et sa prolification, alimente, entretient et fait progresser la population générale et avec celle-ci, la civilisation.

Avant l'ère agricole, les peuplades, peu nombreuses, avaient peu de stabilité, peu de richesses et faisaient par conséquent, peu de progrès. Par l'agriculture, la face du monde a été changée ; mais en mal comme en bien, car on ne saurait trop le rappeler, toute médaille à deux faces.

L'agriculture fournit à son homme plus de nourriture qu'il n'en peut consommer, elle donne une surabondance de produits. Il faudrait qu'un homme ne fût guère habile ni courageux, pour ne pas tirer du travail de la terre, si rudimentaires que soient les outils employés, plus de produits qu'il n'en peut consommer.

Cette surabondance de produits crée des oisifs : elle pousse les moins courageux des hommes à la paresse, à la mendicité, au vol, au vagabondage. Et le travailleur, largement approvisionné, donnant volontiers son superflu, favorise ainsi le progrès de ces vices.

Par le travail, l'ordre et l'économie, d'une part ; par le vol sous toutes ses

formes, d'autre part, l'inégalité des fortunes s'établit entre les hommes ; la société se trouve bientôt divisée en riches et en pauvres.

La surabondance des produits détermine aussi le raffinement et la multiplication de besoins plus ou moins factices. Il arrive ainsi un moment où les travailleurs deviennent trop rares et les parasites trop nombreux, où les aumônes volontaires ne suffisent plus à l'entretien de ceux-ci. Ils deviennent alors voleurs. Ils se livrent d'abord à de petits larcins, puis à de plus grands vols sans violence et finalement aux vols à main armée, au meurtre, à l'assassinat, non pas pour leur plaisir, mais par nécessité, quand ils sont surpris et rencontrent de la résistance.

C'est ainsi que, de l'inégalité des richesses engendrée par l'agriculture, naissent entre les hommes, à la suite de toutes les mauvaises passions, les dissensions, les luttes, les combats, les procès.

Pour résoudre ces différends, on eut d'abord recours à des arbitres improvisés. Ces arbitres de rencontre, temporaires, devinrent ou se firent permanents. Les juges préparèrent le chemin aux rois (1) et les gouvernements se trouvèrent établis dans la bonne intention de maintenir la paix et le bon ordre parmi les hommes et de les rétablir quand ils étaient troublés.

Comment les juges et les gouvernements s'acquittèrent-ils de leurs fonctions ? La fable du *Jardinier et son Seigneur* ne se réalisa-t-elle pas plus souvent qu'il n'eût été désirable ? Je n'examinerai pas ce point pour le moment. Je dirai seulement qu'autour des gouvernements se groupèrent les courtisans, les intrigants, les ambitieux, les paresseux, les parasites de toutes sortes.

D'ambulants qu'ils furent à l'origine, les juges et les rois se firent sédentaires ; ils se fixèrent dans des localités qui devinrent de grandes villes, des capitales.

L'institution des gouvernements dispensa les propriétaires de garder eux-mêmes (aidés de leurs vassaux) leurs terres, et les riches de défendre leurs richesses. Les favorisés de la fortune, n'ayant plus rien à faire, s'ennuyèrent dans les campagnes et se réfugièrent dans les villes où beaucoup de paysans les suivirent pour les servir.

***

Les gouvernements sont composés d'hommes. Ces hommes ont besoin de vivre et veulent vivre largement, luxueusement. Les peuples sont d'ailleurs du même avis. Dès la plus haute antiquité, que les gouvernements fussent théocratiques ou *homocratiques*, les nations ont eu des temples et des palais splendides, alors que les particuliers n'avaient pour habitations que des grottes et des tanières.

(1) On sait que, chez le peuple hébreu, les juges précédèrent les rois.

Pour subvenir aux besoins des gouvernants, il faut des ressources. Les dons gratuits, les contributions volontaires des sujets y suffirent d'abord. Encore vers la fin du XVII^e^ siècle, le grand roi Louis XIV se piquait, en cas de nécessité urgente, de ne devoir ses ressources qu'au beau vouloir de ses sujets.

Mais les dons gratuits ne suffirent pas longtemps. Ce n'est pas le chef du gouvernement qui coûte beaucoup, c'est la Cour. Henri IV portait des pourpoints percés au coude, pendant que les Seigneurs portaient sur leurs dos leurs bois de haute futaie.

Ces parasites sociaux augmentant en nombre et devenant toujours plus exigeants, les contribuables se lassent de donner et résistent aux amicales sollicitations de dons soi-disant gratuits.

Mais il est trop tard. Les vrais travailleurs sont dispersés dans les campagnes et les petites localités ; ils sont inorganisés ; tandis que leurs exploiteurs sont rassemblés dans les grandes villes et organisés.

Quel que soit le nombre des gouvernés, ils sont donc incapables de résister au gouvernement et à ses séides. Ce que les sujets ne veulent pas donner, les maîtres l'exigent, l'*arrachent* (comme on dirait en s'inspirant de la langue espagnole) ; ils contraignent les sujets à payer ; ils les taxent, les imposent. Les contributions volontaires deviennent obligatoires. Le règne des *imposteurs*, comme Bodin dans sa *République* (XVI^e^ siècle) appelle les financiers, le règne des imposteurs commence.

Plus tard, les impôts ne suffisent même pas ; les gouvernants anticipent sur les revenus de la nation : ils empruntent aux nationaux ou aux étrangers, aux riches, et les travailleurs sont contraints à payer les intérêts de ces dettes de leur gouvernement.

Sous mille prétextes : sécurité intérieure et extérieure des personnes et des propriétés, grands travaux publics plus ou moins utiles, instruction publique, etc., on « travaille le peuple en finances », on taille et retaille le produit qu'il tire de son travail, au profit des oisifs.

La conséquence de tout ceci est le progrès incessant du parasitisme. En effet, les travailleurs se trouvant réduits à produire ce qui est nécessaire à l'entretien de leur vie et à celle de l'État et compagnie, tous ne peuvent ou ne veulent pas faire un pareil effort. Ceux qui sont trop faibles ou trop paresseux renoncent au travail et vont se ranger dans la catégorie des parasites d'en bas ; ils deviennent mendiants ou voleurs suivant leurs goûts ou leurs aptitudes et suivant les circonstances. « C'est l'occasion qui fait le larron. »

D'autre part, si le produit des impôts et des emprunts était détruit ou jeté à l'eau, il n'y aurait que demi-mal ; mais il retombe « en pluie », suivant la gracieuse expression des « travailleurs du peuple en finance » ; seulement

l'ondée ne tombe que sur la Cour et son entourage. De sorte que riches et pauvres deviennent toujours plus nombreux, les riches deviennent toujours plus riches et les pauvres plus pauvres.

Entre ces deux extrêmes les ruraux et les laborieux deviennent de plus en plus rares et de moins en moins ardents au travail.

C'est ainsi que, plus la population des villes augmente, plus celle des campagnes diminue, et que, plus le nombre des travailleurs diminue, plus celui des oisifs de haut et de bas étage augmente.

*
* *

La vie citadine est si contraire à la nature humaine qu'on ne peut la supporter longtemps sans dépérir physiquement et moralement. On sait que les familles des petits marchands, des artisans et des ouvriers qui résident continuellement dans les grands centres, s'y éteignent au bout de deux ou trois générations. Les grandes villes sont les tombeaux des populations humaines.

Les gouvernants et les riches, qui n'y font rien ou n'y font que des riens, s'y ennuient à mourir et mourraient effectivement, encore plus vite que les travailleurs, s'ils étaient condamnés à ne jamais sortir des capitales. La réclusion est plus meurtrière que le bagne, on y résiste moins longtemps. « C'est un grand travail de ne rien faire », a dit Ant. Montchrétien de Watteville, le plus ancien des économistes de France et de Navarre, dans son *Traité d'Économie politique*, publié en 1615.

Je lisais dernièrement (*Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1911, p. 836) ces lignes de Sully Prudhomme :

« L'ennui est le sentiment de l'activité sans emploi ; c'est un état bien pénible et parfois irrémédiable ; l'activité est comme une meule qui tourne toujours, et si on ne lui donne rien à moudre, elle éprouve une sensation négative de travail à vide qui est un martyre. »

En deux mots, on peut dire que l'activité est une meule sensible, qui jouit quand elle mout effectivement et qui souffre quand elle tourne à vide. L'ennui est le sentiment de l'activité sans emploi, qui cherche du travail sans pouvoir en trouver. C'est pourquoi Diderot a pu dire : « Le paresseux a toujours envie de faire quelque chose. »

Donc, les oisifs et les parasites des capitales s'ennuient ; ils souffrent le martyre de la meule qui tourne sans faire de farine. L'ennui éveille en eux l'instinct assoupi du vagabondage. C'est pour se soustraire à l'ennui qui les ronge qu'ils se mettent à voyager à pied, à cheval, en voiture, en ballon, en chemin de fer. Mais, comme ils voyagent sans but ou dans des buts futiles, l'ennui monte en croupe et galope avec eux. Plus ils vagabondent, plus ils s'ennuient et plus ils sentent le besoin de vagabonder.

Voilà l'origine et la cause du vagabondage moderne, de la nouvelle chevalerie errante qui sévit dans la fraction des civilisés qui s'appelle *l'élite*. C'est le pire et le plus misérable des vagabondages, et c'est aussi le plus dangereux pour les vagabonds de ce genre et pour la société, à laquelle il cause des maux infinis.

Le vagabondage d'en haut n'a été exercé pendant longtemps que sur une petite échelle et par un petit nombre de citoyens. Ce n'est qu'au XIX^e^ siècle, et surtout à partir de la seconde moitié, qu'il a pris une extension vraiment inquiétante. Les grandes inventions, les chemins de fer et la navigation à vapeur ont été le point de départ de ce *progrès*, si c'en est un.

Les chemins de fer ont accéléré le courant, déjà existant, de l'émigration des campagnes. Les propriétaires sont allés en troupes dans les villes ; les prolétaires les y ont suivis. La construction des chemins de fer et l'exécution des autres « grands travaux » ont *déraciné* les ouvriers ruraux, qui vont d'un chantier à l'autre, et qui ont inventé ou reçu le nom de chemineaux.

Le type du chemineau, allant d'une province dans une autre suivant la demande de ses bras, mendiant le long de la route, quelquefois volant, a donné naissance au type de l'ouvrier sans travail, qui roule sa bosse de côté et d'autre, priant le bon Dieu de ne pas trouver d'ouvrage et le refusant quand on lui en offre. Les chemins de fer ont donc facilité les déplacements et surexcité les instincts de vagabondage en bas comme et surtout en haut de l'échelle sociale.

Aux chemins de fer sont venues s'ajouter les bicyclettes et, enfin, l'automobile. Ceci a été le comble.

Tout le monde maintenant veut avoir des autos, ou du moins veut circuler dans ce genre de véhicule. On sacrifie tout pour cela. On aura un enfant de moins, on n'en aura même pas du tout, mais on aura son auto, à soi si l'on est riche, de louage si l'on est pauvre.

Dans le quartier *Teslaccio*, le plus populaire de Rome, il ne se fait plus la moindre fête de famille (baptême, mariage, etc.) dans la classe ouvrière sans promenades des invités en auto (1).

*
* *

Les riches, qui s'ennuyaient tant dans leur *farniente*, dont ils n'auraient pas voulu sortir pour tout au monde, ont trouvé là un semblant d'occupation qu'ils n'ont pas laissé échapper. Ils sont toujours par voies et par chemins, usant les routes nationales et locales aux dépens des contribuables.

En les voyant courir avec tant de rapidité, écrasant tout sur leur passage,

(1) *Como vive il popelo a Roma*, par Domenico Orano, 1 vol. in-8°, 1912, p. 672.

on pourrait croire qu'ils vont à leurs affaires ou qu'ils sont très empressés de rendre des services au public.

Pas le moins du monde : s'ils se pressent tant, c'est pour se dépasser les uns les autres, pour gagner un *record ;* c'est à qui « bouffera », comme ils disent, le plus de kilomètres en moins de temps. En réalité ils ne roulent à ces vitesses vertigineuses que pour fuir leur ombre, leur inséparable ennui.

Tous ces richards ont hôtel en ville — à Paris, naturellement : c'est la seule ville de France et du monde qui compte pour ces ennuyés encore plus qu'ennuyeux ; — ils pourraient y avoir toutes leurs aises et jouir du « confort moderne ». Ils s'y ennuient et ne peuvent y séjourner.

Ils ont des châteaux de divers côtés, dans les plus beaux sites, entourés de parcs pour la chasse, pourvus d'étangs et de rivières pour la pêche. Ils n'y vont que rarement et pour peu de jours. Ils s'y ennuient. Ce sont leurs domestiques et leurs gardes qui jouissent à leur place de tous les agréments de la vie châtelaine, et ce, non seulement sans avoir rien à dépenser, mais en remplissant leur bourse, accumulant le magot qui permettra à leurs enfants ou petits enfants devenus riches, d'acheter le château.

Ils ont encore des villas et des chalets sur les plus belles plages de toutes les mers. Quand il fait par trop chaud dans les terres, ils s'y rendent ; mais ils n'y jouissent de la nature sous aucune de ses formes ; ils passent tout leur temps au Casino, l'inévitable Casino *municipal*. A faire quoi ? Devinez... A jouer à l'intelligent jeu de la roulette ou des petits chevaux (1).

Et dès que la pluie tombe deux jours de suite, l'ennui les regagne. Les voilà partis. La mer est insipide et leur devient insupportable.

Où vont-ils ? D'un hôtel dans un autre. Comme M^me^ Benoîton, ils ne sont jamais chez eux. On dirait des oiseaux privés de pattes.

Pendant que tant de gens restent sans asile ou logent entassés dans des taudis, leurs hôtels, châteaux, villas restent vacants, sauf la loge du portier !

Ils vont ainsi de ville en ville, dans les lieux où l'on s'amuse, où l'on mène la *Grande Vie* où l'on fait *la Fête*. Quelle fête ? La fête de saint Ennui ! Ils passent de Monaco à Rome où le pape les bénit ; de Rome au Caire ; du Caire aux îles Canaries, pays d'origine de leurs frères les serins ; des Canaries en Norvège, si ce n'est au Mexique, pour atterrir enfin à Paris, l'inévitable Paris, le grand rendez-vous de tous les Viveurs, les *Fêtards*.

Partout où ils passent, ils sont exploités, dupés, moqués, par les patrons et les domestiques d'hôtels, par les marchands de futilités, d'objets d'art, etc.

Quelle vie ! Quel remède à l'ennui que de se sentir inutile sur la terre ; de se voir envié, mais méprisé et ridiculisé ; de ne rien faire pour les autres et

(1) C'est pour en arriver là que l'on a mis tous ces jeunes gens dans les écoles à tous les degrés jusqu'à l'âge de 25 ans !

de ne recevoir jamais rien pour rien, d'avoir toujours la main à la bourse pour la moindre chose dont on a besoin !

Les riches sentent si bien eux-mêmes la vanité de leur genre de vie, qu'ils cherchent à le justifier. Leurs déplacements continuels ont des buts esthétiques. C'est pour contempler les beautés de la nature qu'ils vont ainsi de tous côtés. C'est pour encourager et faire progresser les beaux-arts, qu'ils se rendent dans les centres artistiques : En Italie pour la peinture, à Paris pour le théâtre.

Mauvais prétextes. La nature est belle en tout et partout pour qui sait la voir et la comprendre. En tout cas, il n'est pas nécessaire d'être toujours en voyage, de s'en faire une sorte de profession, pour se rassasier les beautés *naturelles* et se désintéresser de toute autre chose.

Ce qui prouve bien que ces beautés soi-disant naturelles ne sont souvent que conventionnelles et qu'elles ne sont que des prétextes du vagabondage c'est que ces beautés sont toujours exotiques. Chaque pays ne trouve à son goût que les beautés naturelles des autres pays, et ne fait aucun cas des siennes (1).

Quant à l'encouragement des beaux-arts par nos chevaliers errants, on ne voit pas que les arts progressent, ni au point de vue esthétique, ni surtout au point de vue éthique, dans les lieux de rendez-vous de ces vagabonds de haut vol. On peut même dire que c'est tout le contraire qui se produit.

Autrefois, on venait à Paris pour s'instruire ou s'enrichir, suivant ses goûts ou ses besoins. On y parvenait plus ou moins, mais le motif était avouable. Aujourd'hui, on n'y vient que pour s'amuser, pour jouir, ou plutôt pour chercher l'illusion, le simulacre de la jouissance, pour faire bombance, pour faire LA FÊTE.

« Toute la littérature dramatique parisienne (2) n'a d'objectif que de plaire aux friands de sensualité venus du dehors, se remplaçant sans interruption et formant la clientèle principale, de ces représentations qui tiennent l'affiche durant des centaines de soirs. » (Edmond Picard, *in Revue Économique Internationale*, novembre 1911.)

Et l'État subventionne ces théâtres, ainsi que les Conservatoires destinés à former les artistes ; il encourage ces beaux-arts ! Quel joli métier font là les Parisiens et leur gouvernement !

***

(1) Le président Taft adressait l'été dernier (1911) à ses concitoyens une circulaire dans laquelle, signalant la beauté des paysages des États-Unis, il les conjurait de ne pas en chercher d'autres à l'étranger et alléguait qu'ils exportent chaque année une centaine de millions de dollars dont ils appauvrissent leur patrie pour se procurer, au delà de l'Atlantique, moins bien que ce qu'ils ont chez eux.

(2) Il n'y a plus qu'elle en France, la provinciale est morte.

Les vagabonds d'en bas (les cheminaux et les chômeurs volontaires et chroniques) dérobent aux paysans des poules, des lapins ; ils mettent quelquefois le feu aux granges si on leur refuse l'aumône ou si on leur offre du travail au lieu d'argent. Mais ces *tramps* sont peu nombreux — quoique leur contingent augmente sans cesse et que le gouvernement fasse tout ce qu'il faut pour cela ; — ils sont méprisés et haïs de tout le monde. Pour embrasser ce métier, il faut en avoir *la bosse*, ce qui est rare ou y être poussé par la nécessité, ce qui est encore rare quand on n'a pas, comme on dit, de poils dans les mains, ou de trop grandes prétentions à la *haute vie*.

Les méfaits de la petite classe des chevaliers errants sont déjà graves, pour les paysans et pour toute la société, qui dépend des paysans pour sa subsistance. Mais ces méfaits ne sont rien auprès de ceux qui dérivent du vagabondage d'en haut.

Les chevaliers errants de la classe supérieure (l'élite ! la classe dirigeante !) sont l'objet de l'admiration, de l'envie, de l'imitation de la classe dirigée. Ils dépensent largement. « Ils font aller le commerce. » Ils ne paient pas toujours, mais ils promettent beaucoup, donnent des espérances et on leur fait crédit volontiers. Ils passent aux yeux des commerçants, des parasites et des gens superficiels pour de bons vivants, des promoteurs du progrès, des bienfaiteurs de la société.

Arrive-t-il une catastrophe quelconque, ce sont ces Fêtards qui prennent l'initiative d'organiser des souscriptions, des fêtes, des bals, des représentations de charité au profit des victimes. Quels bons philanthropes que tous ces Viveurs ! comme ils ont bon cœur ; comme ils sont empressés de rendre service à l'humanité !

C'est là, comme disait Bastiat, ce *que l'on voit*. Ce qu'on ne voit pas, ce qu'on ne cherche même pas à voir, c'est l'origine de leurs richesses et les conséquences de leurs gaspillages pour eux-mêmes et pour les autres.

Les grandes fortunes tirent presque toujours leur origine de grands abus. Elles se font ordinairement dans la finance, dans les entreprises de grands travaux publics et de fournitures de l'État et des Sous-États.

Mettons les choses au mieux. Supposons que les richesses de la chevalerie errante aient été légitimement acquises par le travail ou par héritage.

Si les riches ne font pas fructifier leurs capitaux, s'ils les gaspillent, ils favorisent les industries du luxe, des inutilités, au détriment de l'agriculture et des industries utiles ; ils nuisent donc à la société.

Ils se nuisent aussi à eux-mêmes, car, en procédant ainsi, ils seront bientôt ruinés, eux ou leurs enfants et réduits pour vivre à user d'expédients, à descendre au rang de chevaliers d'industrie, pour soutenir leur train de vie et bientôt pour se procurer le nécessaire.

Pendant ce temps, l'exemple qu'ils donnent produit ses fruits : ils ne

sont pas la « classe dirigeante » pour rien. Les moins riches veulent imiter les plus riches, rivaliser en luxe ; les pauvres mêmes seront entraînés par ce courant de singerie et sacrifieront le nécessaire au superflu.

Et alors des banquiers, des notaires feront banqueroute ; des hauts fonctionnaires, des employés de tous grades commettront des infidélités, des faux, des virements, ou se sauveront avec la caisse. Les scandales administratifs et autres éclateront à jet continu et il n'y aura même que les plus petits et le plus petit nombre qui éclateront.

Et pour peu que les coupables aient la précaution de se mettre bien — ce qui est facile : c'est question d'argent ou de camaraderie — avec les gros bonnets de la police, de la magistrature, de la législature et de la finance, ils en seront quittes pour changer de pays et de nom. Les meilleurs limiers de la police feront semblant de les chercher. Les journaux en parleront jusqu'à ce qu'une autre nouvelle à sensation leur arrive. Et les banqueroutiers et hauts malfaiteurs recommenceront tranquillement leur jeu.

Mais aussi, pendant ce temps, les envies, les haines, les colères s'allumeront et s'accumuleront dans les rangs moyens et inférieurs de la société.

Les uns prendront modèle sur les dirigeants et se livreront au brigandage dans l'espoir de mener joyeuse vie, « courte et bonne ». Les autres prenant en haine et en mépris la société actuelle, rêveront de la détruire, *pacifiquement et violemment*, comme ils disent, et de la remplacer par... une autre, sur la nature de laquelle deux révolutionnaires n'ont jamais pu se mettre d'accord.

*
* *

Voilà où conduit la manie vagabonde qui nous obsède et même nous possède. On dit que la plupart des vagabonds d'en haut sont des juifs. Cela prouverait que la légende du juif errant n'est pas un mythe.

L'organe et la fonction se créent mutuellement. Plus on multiplie les moyens de transport, plus il y a de voyageurs. Autrefois quelques omnibus à chevaux suffisaient, avec les fiacres, pour véhiculer les Parisiens, de Paris et de partout. On a eu les trams, le métro, les bateaux-mouches, les autobus. Et tous ces véhicules ne sont jamais suffisants, ils sont de plus en plus encombrés, jour et nuit (1)!

1. Il en est de même de tous les progrès matériels : plus ils se perfectionnent en quantité et en qualité, moins ils suffisent. Les services d'eau, de chauffage et d'éclairage, des postes, télégraphes, etc. Il n'y a que l'air et le soleil dont on se prive volontairement et de plus en plus. Les voitures privées ou publiques, les bateaux, les bureaux des administrations, les habitations de la grande majorité des citoyens ne sont presque jamais aérés, même en été, ni ensoleillés.

Il est bon de noter en passant que tous ces « progrès » contribuent à faire hausser les

L'évolution du vagabondage n'est pas encore arrivée à son terme. Les cycles ont discrédité les chevaux; les autos ont discrédité les cycles; les aéroplanes sont en voie de discréditer ou du moins de concurrencer les autos. Il y a encore quelque danger à perdre contact avec le plancher des vaches et les vagabonds de haut vol tiennent à leur peau; mais on perfectionnera ces engins, le gouvernement y prête le concours des contribuables autant qu'il peut; les contribuables eux-mêmes se saignent à blanc pour multiplier et perfectionner les *avions*. Il faut donc s'attendre à ce que, bientôt, il n'y aura pas plus de risque à voyager en l'air que sur l'eau et sur terre.

Que serait-ce alors? A quel orgie de vagabondage terrien, marin, aérien nous assisterons!

Nous sommes déjà aveuglés et asphyxiés par la poussière des autos. Les récoltes, les arbres mêmes en sont étouffés au bord des routes. Les chemins de fer répandent dans l'air la fumée de leurs locomotives; les nuages en sont multipliés, le soleil en est obscurci; les aéroplanes intercepteront tout à fait la lumière solaire et les pauvres piétons ne verront plus en plein midi pour se garer des autos. Belle perspective!

*
* *

Il résulte des considérations précédentes que les extrêmes se touchent. Dans les temps primitifs où les hommes vivaient à l'état sauvage, le vagabondage était général. Il a diminué à mesure qu'on passait à l'état pastoral, pour atteindre son minimum dans l'état rural, agricole. Il a repris son progrès à mesure que se développait l'état industriel, commercial, colonial dans lequel nous vivons; il est redevenu presque général. Les extrêmes se touchent.

Nous sommes tous déracinés. Tout le monde se porte vers les villes; tout le monde veut être fonctionnaire; or les fonctionnaires sont, par nature, ambulants, vagabonds. Ils vont, avec ou sans avancements où se trouvent les places vacantes, où les envoie l'État.

Les militaires et les fonctionnaires coloniaux surtout sont toujours en route, sur mer ou sur terre, allant en convalescence ou en revenant, changeant de résidence: du Sénégal en Cochinchine, etc., avec ou sans avancement. Et l'on parle de patriotisme!

Quant à l'élite, elle est toujours en branle, tous les prétextes lui sont bons; tous les dirigeants, ministres, députés, conseillers, millionnaires, voyagent sans raisons valables, sans buts, comme des fous. C'est comme une danse de saint Guy.

prix des choses nécessaires à la vie. Chacun porte à ses frais généraux ses dépenses de voyage, de chauffage, d'éclairage, etc., et l'on sait que les frais généraux s'ajoutent aux prix naturels des choses.

N'est-il pas temps d'arrêter, ou tout au moins de refréner ce courant, qui nous entraîne on ne sait où, mais suivant toute probabilité à l'abîme, à la décadence ?

Pour cela il faut remonter à la source du mal. C'est ce que nous avons essayé de faire.

Nous avons vu que le vagabondage des primitifs est *naturel* ; il est utile, il est même nécessaire. Il dérive de la curiosité et de la nécessité. Celui des modernes est *artificiel* ; il provient de l'oisiveté ou de la paresse et de l'ennui qui en est la conséquence.

Les progrès du vagabondage moderne nous prouvent que le progrès matériel ne suffit pas au bonheur des individus, des familles, des sociétés. Seul, si le progrès moral ne l'accompagne ou même ne le précède,il cause plus de mal que de bien.

Le progrès matériel procure des moyens de satisfaire les besoins humains ; mais, les désirs de l'homme étant infinis, sa soif de jouir étant insatiable, ce progrès engendre de nouveaux besoins beaucoup plus qu'il n'en satisfait. Il augmente donc, au lieu de la diminuer, la misère matérielle et morale ; il excite toutes les mauvaises passions : cupidité, ambition, vanité, etc. Chacun veut jouir beaucoup et ne travailler que le moins possible.

Il faut donc que les individus et les peuples changent d'orientation et se tournent plus souvent vers la vie spirituelle.

Qui les y ramènera? Le catholicisme ? Il a fait ses preuves et il s'est suicidé. Il faut que la nouvelle doctrine soit à la fois scientifique, philosophique et religieuse. Le spiritisme seul réunit ces trois conditions. Lui seul peut donc régénérer le monde, en donnant à la vie son véritable sens.

ROUXEL.

Les enseignements du Spiritisme pour le penseur

(Suite)

Ainsi, d'incarnation en incarnation, l'âme recommencera la vie, avec une puissance et une élévation de pensée chaque fois accrue et aura par suite une manière de voir et de sentir, en harmonie avec son degré de mentalité.

Et si petit qu'à chaque incarnation ce perfectionnement puisse être, comme il se renouvelle indéfiniment, on en peut augurer que dans des temps futurs très éloignés, alors que l'humanité présente aura parcouru de multiples fois le cycle de ses transformations successives, ses représentants

différeront de l'homme actuel, autant que celui-ci diffère de ses premiers ascendants.

La Providence, par cette montée insensible, mais continue et forcée de l'Esprit, achemine peut-être l'homme vers le moment où, de perfectionnement en perfectionnement, un être supérieur sortira de lui, comme lui-même s'est détaché par sélection, de la souche inconnue qui l'a immédiatement précédé dans la série animale.

Car si l'homme est actuellement la plus achevée des créatures qui vivent sur la terre, il n'est pas dit pour cela que la nature, en le créant, ait dit son dernier mot ; qu'elle ne saurait faire mieux que le chef-d'œuvre produit.

Il paraît bien plus logique de penser, que la force créatrice ne cesse de perfectionner son œuvre : mais qu'elle emploie pour la parfaire des périodes de temps si longues et des moyens si subtils, qu'ils échappent à l'observation et qu'on ne peut conjecturer ce qui sera un jour à venir, qu'en comparant ce que fut l'homme préhistorique, avec ce qu'est devenu son descendant l'homme contemporain, après deux cent mille ans écoulés.

Il n'y a aucune raison pour que la loi, qui a jusqu'à présent régi l'évolution humaine, cesse d'agir et que le progrès réalisé jusqu'à nos jours ne se continue pas dans l'avenir.

Quoiqu'il en soit, une chose reste certaine : l'Ascension constante de l'humanité vers un idéal toujours plus élevé et l'obligation pour chacun de suivre le mouvement, sous peine de s'attirer le mauvais sort dans ce monde-ci et de se consumer en regrets dans l'autre.

En effet, en ce qui concerne ce monde-ci :

La vie n'apporte jamais à personne un bonheur continu ; elle est comme un canevas sur lequel viennent se broder alternativement une succession d'événements tantôt heureux, tantôt malheureux.

Instants d'allégresse, moments d'angoisse s'y incrustent tour à tour et leur trame serrée constitue pour chacun de nous un tableau d'existence qui nous permet, quand nous le revoyons en esprit, sincèrement et froidement, d'apprécier à leur juste valeur et la hauteur des obstacles que nous avons franchis ou tournés et la grandeur des efforts que nous avons fait pour conjurer le mauvais sort ; la profondeur aussi des défaillances qui nous ont laissés accablés sous le poids des événements.

Entraînée sur le fleuve rapide de la vie qui déroule ses eaux entre deux rives, la rive de joie et la rive de tristesse, la barque humaine rase, sans arrêt, l'un où l'autre de ces bords, et pour échapper aux brisants et ne pas faire côte, le pilote qui tient le gouvernail est tenu à une vigilance incessante, à faire un constant appel à sa force de résistance et d'action. A ce

prix seulement il sortira vainqueur de la lutte et empêchera la barque de chavirer.

Le premier résultat de cette astreinte de tous les instants, est de rendre l'homme de plus en plus fort et plus capable de surmonter les influences hostiles et même de les empêcher de se produire et de devenir ainsi, dans une certaine mesure, l'artisan de son propre avenir.

Car il faut bien le reconnaître : En dehors des déchirements inévitables qui résultent du fonctionnement d'une loi de la nature, comme la perte d'êtres chers par exemple, contre lesquels l'homme est impuissant et n'a d'autres ressources que la résignation, les malheurs qui viennent assombrir l'existence sont le plus souvent le résultat de fautes de conduite.

S'il est, en effet, une loi qui se vérifie, c'est bien celle qui fait dériver le fruit de la semence mise en terre : à bonne graine, bon fruit.

Et pas plus que les plantes, les événements qui émaillent l'existence ne sont le produit d'une génération spontanée, mais les fruits d'actes antérieurs qui les ont préparés.

Et ces conséquences favorables ou néfastes qu'il nous faut subir, seront, quand nous aurons à les surmonter, la cause de nouveaux actes qui engendreront de nouvelles conséquences, lesquelles auront à leur tour une répercussion heureuse ou malheureuse sur notre vie, selon la nature bonne ou mauvaise des actes générateurs.

Ainsi chacune de nos actions et partant chacune de nos pensées, puisque l'action n'est pas autre chose que la mise en œuvre de la pensée, est grosse de résultats que nous ne pouvons empêcher de se produire et que nous avons par cela même intérêt à nous rendre favorables.

Il est donc de toute nécessité, même en ne se plaçant qu'au point de vue de son bonheur terrestre, que l'homme acquière la maîtrise de sa pensée, afin de rester maître de sa parole et de ses actes et par suite d'éloigner de lui, autant que possible, les causes qui peuvent amener un trouble dans sa vie, ou dans celle de son semblable.

En ce qui concerne les conséquences, dans l'au-delà, d'une vie mal employée, il faut, pour s'en faire une idée, essayer de se rendre compte de ce que peut être la vie de l'âme après qu'elle s'est séparée du corps.

Il peut paraître outrecuidant de prétendre décrire la vie d'êtres qui s'en sont allés dans un pays, d'où jamais aucun d'eux n'est revenu pour donner de ses nouvelles, selon l'opinion commune tout au moins.

Mais il en est de cette opinion, comme de toutes celles qui, non contrôlées par l'expérience, ne sont fondées que sur l'apparence des choses ; elle ne s'appuie sur aucun fait probant, mais seulement sur des raisons de sentiments qui n'apportent aucune lumière à l'appui de son exactitude.

De ce que la disparition de l'être cher qu'on accompagne à sa dernière

demeure, laisse en nous un vide, rendu plus douloureux encore, par l'idée que jamais plus on ne reverra les traits, on n'entendra la voix, on ne sentira la chaude affection de celui qui, là, dans son cercueil, dort son dernier sommeil, que jamais on ne saura plus rien de lui et que lui-même ignorera désormais tout de nous, on a conclu que l'âme, en abandonnant sa dépouille mortelle, prenait son essor vers une région, Paradis ou Enfer, où dans l'oubl complet de ce qui l'avait autrefois tant affecté, elle recevait la récompense ou la punition de sa conduite sur terre.

Toute autre est la vérité : Ni Paradis, ni Enfer n'attendent l'âme, dans la vie nouvelle qu'elle va poursuivre; vie qui n'est que le prolongement de celle qu'elle vient de passer sur terre, une trêve qui lui permet, en ramenant dans son esprit le calme troublé par les orages de l'existence passée, d'arriver dégagée de tous les anciens sujets d'irritation à la réincarnation prochaine.

Bien loin d'oublier les affections qu'elle a laissées derrière elle, elle les suit d'un regard plein de sollicitude, et leurs joies ou leurs chagrins lui sont à elle-même une cause de plaisir ou de souffrance.

Ainsi amenée à s'occuper des choses de la terre, tant qu'y peinent les êtres qu'elle y a aimés, l'âme s'efforce de se manifester à eux ; mais dans ses tentatives elle se heurte à la barrière que, sauf pour quelques privilégiés, l'imperfection de nos sens élève entre le monde des vivants et celui des morts.

De plus, dépourvue de force matérielle, l'âme a besoin d'emprunter celle qui lui manque, aux personnes avec lesquelles elle désire entrer en communication et là encore elle rencontre l'obstacle, soit de la méconnaissance du phénomène spirite, soit le parti pris de ne le considérer que comme un agréable passe-temps ou une supercherie indigne d'occuper l'esprit d'un homme sérieux.

De sorte que, trompée dans son espoir de rompre pour un instant, en conversant avec des amis, l'isolement qui est la caractéristique de l'extrême supra-terrestre, la pauvre âme s'en va tristement, navrée de n'avoir pas trouvé l'accueil dont elle espérait détente pour elle-même et réconfort pour ses amis.

Mais à celui qui, convaincu, voit dans la table autre chose qu'un vain amusement, à celui qui sincère dans l'appel qu'il fait aux esprits, ne leur demande ni de flatter sa vanité, ni de se répandre en promesses de fortune, mais les laisse libres de leurs dires, à celui-là ils apportent la récompense de sa sincérité par des communications marquées au coin de la logique, du bon sens et de l'affection.

Et celui-là peut lever la main et dire avec assurance : Oui, l'Esprit revient.

Oui, il s'interprète encore aux hommes et aux choses d'ici-bas.

Oui, il nous donne de beaux enseignements et des aperçus qui nous permettent de conjecturer dans quelles conditions il poursuit la vie, dans ce que nous appelons l'Éternité et qui n'a de l'Éternité que le nom.

Issus de l'homme, différant physiquement de lui seulement par la perte de l'élément le plus grossier de l'organisation humaine, les esprits arrivent à l'existence nouvelle qui s'ouvre pour eux, en pleine possession de l'acquis intellectuel et moral de leurs auteurs.

C'est dire que les esprits sont, comme les hommes dont ils tirent leur origine, de valeur très différente. Il y en a de bons et de méchants, de cultivés et de frustes, de savants et d'ignorants, de passionnés et d'indifférents, d'énergiques et de faibles. Certains d'entre eux ont atteint les hauteurs de la grande élévation morale, dont d'autres n'ont pas encore gravi les échelons; mais tous, quel que soit le degré de perfection auquel ils sont arrivés, sont destinés à se perfectionner encore, par les constantes méditations de la vie astrale et par les épreuves que leur réservent leurs futures incarnations.

Tout désorienté au début, l'Esprit passe un certain temps à se familiariser avec les conditions, nouvelles pour lui, d'une existence où tout lui est sujet d'étonnement, où il est malhabile à se conduire.

Cette période d'effarement est plus ou moins longue, selon la valeur des Esprits et peut varier de quelques jours à plusieurs années, durant lesquelles, uniquement occupé à se reconnaître, il n'entre pas en rapports avec les vivants.

Quand la période de trouble passée, l'Esprit évolue librement, qu'il a repris possession de lui-même, il entre dans la phase des méditations incessantes qui rempliront sa vie dans l'Au-delà.

La mort, ce passage de la force vitale à la force morale, en exaltant ses facultés intellectuelles, lui permet une abstraction continuelle, un repliement constant de sa pensée sur elle-même.

Le souvenir de sa vie passée le hante, ses plus minces incidents repassent devant son esprit, il la revoit dans ses moindres détails. Pensées, paroles, actes lui reviennent à la mémoire avec une implacable netteté; parents, amis, ennemis, connaissances, simples relations d'un jour revivent devant lui dans le rôle qu'il leur a vu jouer; toute sa vie, en photographies animées et parlantes, se déroule devant ses yeux, avec une précision impossible à décrire et sa conscience réveillée et vivement éclairée par une intelligence, qui n'est plus obscurcie par la chair et ses passions, lui fait éprouver l'horreur des fautes commises.

Cuisants remords que leur continuité change en atroces souffrances, dont il ne peut trouver soulagement que par la prière quand, après de longues

et cruelles désespérances, il peut s'élever jusqu'à elle et s'humilier devant Dieu.

Retrempée par son humiliation même, rafraîchie par la prière, l'âme se rouvre à l'espérance. L'obsession de l'idée fixe devient moins forte, et au lieu de porter sur le passé, ses méditations commencent à envisager l'avenir.

Le tableau de sa vie terrestre perd peu à peu de sa coloration, les crus reliefs s'atténuent, les contours s'estompent et, pareil au paysage dont les différents plans diminuent de valeur et finissent par rentrer dans l'ombre, à mesure que le voyageur s'en éloigne, il se fond petit à petit en une grisaille dont les teintes pâlies n'apportent plus d'amertume à son cœur.

L'âme enfin est dégagée. Elle a conquis le calme et peut dès lors aspirer à une incarnation nouvelle pendant laquelle mettant à profit ses longues et douloureuses méditations, elle s'efforçera de triompher des épreuves, fruits inéluctables de ses fautes passées, qu'elle aura à subir et d'avancer ainsi en perfection.

Mais ce retour à la sérénité d'esprit ne s'accomplit pas en un jour, des années, parfois des siècles durant, le moral de l'âme reste troublé par le souvenir du mal qu'elle a fait et davantage peut-être encore, ce qui est bien humain, par la mémoire de celui qu'on lui a fait.

Immensité peuplée de créatures pareilles à lui, le ciel est pour l'Esprit un désert où vainement il crie sa douleur.

Ses appels n'éveillent pas d'échos, aucune voix ne répond à la sienne, pas une main ne vient serrer sa main, nul ne cherche à adoucir sa peine en la partageant et chacun obsédé par une angoisse semblable, plie trop sous son fardeau pour chercher à alléger celui d'autrui.

Aussi, désespérant de trouver soulagement en épanchant son chagrin dans le cœur d'un ami, l'Esprit, renonçant à le dépeindre, le garde enfoui dans sa pensée.

Pensée que la claire vision des vivantes images de sa vie passée qui passent et repassent sans cesse devant ses yeux, entretient dans un état de tension continue, surexcitation ou abattement, analogue à celui qui conduit au crime ou au suicide, quand il ne mène pas dans les asiles d'aliénés, les malheureux impuissants à se soustraire à l'idée fixe sous laquelle ils se débattent.

Que de révoltes au souvenir des injustices, des injures endurées, l'homme astral ne doit-il pas réprimer?

Quels accès de fureur jalouse, quels écœurements au spectacle de ces affections trahies, de l'insincérité de ceux qu'il avait le plus aimés, ne doit-il pas surmonter?

Quelle navrance quand il surprend les jugements portés sur lui par ceux qu'il a laissés sur terre.

Que de désespérance, quand le bandeau de ses illusions arraché, il constate la vanité de tout ce qui lui fut sujet d'orgueil ?

Mais aussi quelle joie, quand Dieu permet que la mort lui envoie, ou qu'il retrouve au ciel des âmes, parents ou amis, dont l'affectueuse sympathie le soustrait de temps à autre à ses fatigantes méditations.

Et quel soulagement, quand descendant sur terre, il rencontre, dans un milieu spirite favorable, la liberté de se décharger du trop-plein de son cœur et d'échapper ainsi, pour un moment, à la cruelle nécessité du silence que lui impose dans l'Au-delà l'indifférence des Esprits trop préoccupés de leur propre misère pour compatir à celle d'autrui.

Que de fois, aux prises avec le spectre de sa vie passée, qu'il voudrait chasser de sa pensée et que cependant il se complaît à évoquer sans cesse, l'Esprit ne s'est-il pas surpris à regretter l'existence terrestre, moins pénible après tout, malgré les heurts que l'on y subit, que cette vie monotone d'outre-tombe où l'âme, sevrée d'action, se consume en vains regrets et en aspirations stériles.

Aussi, sauf de rares exceptions, presque tous les Esprits aspirent-ils à secouer, en se réincarnant, la lassitude d'une vie où condamnés à user le temps dans un isolement presque absolu, ils ne peuvent trouver, comme sur terre dans des labeurs quotidiens, un dérivatif à leurs sombres pensées. Ceux-là seuls et ils ne sont pas nombreux, qui déjà hautement évolués, s'y sont préparés par un détachement complet de ce qui fait l'ordinaire préoccupation des hommes, peuvent espérer y passer dans la quiétude des années de leur exode astral.

On voit d'après ce que les Esprits nous apprennent touchant le sort réservé à l'homme après sa mort, quel immense intérêt il a à s'éviter dans l'Au-delà de trop cuisants regrets et dans sa future existence terrestre de trop rudes épreuves.

Et ce but, il dépend de lui de l'atteindre en se soumettant à une discipline, dont les règles, formulées depuis des milliers d'années, dans les prescriptions de toutes les religions, seront rappelées plus loin.

(*A suivre.*)

DE REDIENNSCH.

L'EVOLUTION DES SCIENCES PSYCHIQUES

XII

La folie et le Spiritisme

Le Spiritisme a déjà dévoilé l'origine de certaines maladies mentales en reconnaissant aux esprits mauvais le pouvoir de maladie sur les hommes (1).

Pour nos médecins aliénistes, ceux qui voient les habitants de l'espace et s'entretiennent avec eux sont réputés dangereux et si l'esprit, le « revenant », qu'ils voient, leur cause quelque frayeur, les fait crier, les médecins ne trouvent comme moyen de guérison que de faire enfermer ces pauvres médiums dans les asiles d'aliénés.

Les personnes qui se croient persécutées passent pour avoir des lésions au cerveau, ce qui ne peut se démontrer qu'à l'autopsie, mais une fois le malade enfermé, retiré de la vie, l'obsesseur a beau jeu pour le tourmenter et le mal grandit, et devient incurable, des lésions pouvant alors se produire sous les assauts répétés de l'obsesseur.

« Les obsesseurs sont d'anciens ennemis qui, en mourant, ont emporté leur haine avec eux. Quand le sentiment de vengeance, encore grand parmi les humains, persiste chez le désincarné, il revient vers le terrien qui lui a fait du mal, il le persécute s'il le peut, et, si l'objet de sa haine se trouve être médium, il le guette à chaque heure, à chaque minute ; il choisit l'instant où il pourra faire dévier sa pensée, et alors le voyant passe pour fou aux yeux du monde et on met le persécuteur et le persécuté dans le même cabanon (2).

Nous renvoyons à ce sujet au chapitre de l'obsession que nous avons déjà publié. (*Revue Spirite*, année 1911, p. 743.)

Cependant les fous ne sont pas toujours des obsédés par les mauvais esprits.

Souvent l'idée fixe qui les hante est souvent un produit de leur imagination ; les fous, dans ce cas, n'ont pas d'esprit qui les obsède, ils s'obsèdent eux-mêmes, repassant toujours dans leur propre esprit la même idée.

Les idées ont une existence objective réelle, quoique invisible, et les fous sont la plupart du temps comme enfermés dans un enclos muré dont les parois sont formées des idées qu'ils font jaillir sans cesse de leur esprit.

Dans ce cas, le médium guérisseur doit s'efforcer de persuader le malheureux fou qu'il est débarrassé de ses ennemis imaginaires, par exemple. Cela

(1) Voir *Médecine des Esprits*. Prix franco : 0 fr. 30.

(2) La Survie, *Échos de l'Au-delà*, publiés par R. Noeggerath (p. 36 et suiv.). Prix : 3 fr. 50. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

est difficile et demande beaucoup de patience et d'adresse pour ne pas aggraver l'état du fou.

Pour le distraire, il faut, autant que possible, parler de choses et d'autres, à condition de ne jamais même effleurer le sujet de son idée fixe.

Celui qui est prédisposé aux idées fixes fera bien de varier ses occupations, surtout alterner les travaux du corps et ceux de l'esprit. Ainsi il recouvrera la tranquillité et le calme, tout en menant une vie réglée, pour opposer à cette fâcheuse maladie la résistance nécessaire.

XIII

La Genèse des Idées

Nous avons en nous une force créatrice qui a son siège dans l'esprit, survivant par conséquent au corps, force qui concentre les pensées éparses autour de l'esprit pour les exprimer à son tour suivant ses manières de voir et ses connaissances propres.

Cette force a pour origine l'étincelle divine qui constitue le Moi, émanation de Dieu à l'origine de toute Création.

Nous recevons incessamment des pensées de tous côtés, soit émanées d'individus qui les produisent, soit d'individus qui en reflètent d'autres. Nous acceptons ou rejetons ces pensées selon l'adaptation de notre esprit et nous faisons nôtres celles qui nous plaisent le plus : ayant ainsi fait un triage entre ces pensées, nous renforçons celles que nous acceptons d'une partie de cette force dont je parle plus haut ; cela la rend plus stable et plus forte pour influencer d'autres personnes.

Il existe certains hommes plus actifs que d'autres, qui émettent des pensées propres : ce sont des êtres plus évolués, dont le champ de la conscience est plus étendu à cause de leur avancement et qui, de la sorte, quoique souvent ignorés, agissent sur leur entourage très profondément et sans s'en douter.

D'autres, incapables de réfléchir, c'est-à-dire d'analyser les pensées reçues, n'émettent absolument rien d'eux-mêmes et reflètent les pensées des autres. Ces derniers sont inconsciemment eux aussi directeurs de pensées vis-à-vis des esprits faibles et peu évolués.

En résumé, le plus évolué influence le moins évolué ; cela ne veut pas dire que le moins évolué obéit au plus évolué ; il réagit souvent en sens contraire, mais, néanmoins, il gagne toujours à ce contact, tandis que le plus évolué ne gagne rien du tout.

Certaines idées d'ordre général ne sont perçues que des esprits qui évoluent dans le domaine des idées abstraites ; ces idées ne peuvent influencer les esprits peu évolués qui n'ont pas d'organe de réception pour ces idées. Elles glissent autour d'eux sans les atteindre.

Celui qui a étudié, qui a meublé son esprit de connaissances, est plus propre qu'un autre à recevoir les pensées, à les analyser, à discerner ce qu'elles ont de bon et de mauvais, d'utile et d'inutile et à en faire usage. Il peut également par associations d'idées générer de nouvelles pensées, déduire d'une idée telle conséquence ou au contraire induire d'une idée telle autre idée, marche inverse du raisonnement.

Celui qui cause beaucoup reçoit beaucoup d'idées, les utilise immédiatement sans qu'elles restent en lui, il dit souvent des choses qu'il est loin de penser et parfois se contredit.

Au contraire, celui qui cause peu, mais bien, reçoit souvent plus de pensées que les autres, mais il utilise à propos ces pensées et n'émet pas celles qu'il juge inutiles d'émettre.

Ceux qui fréquentent les centres frivoles, s'imprègnent d'idées de ce genre, tandis que ceux qui fréquentent les centres sérieux s'imprègnent d'idées sérieuses; cela a une grande importance de choisir avec soin nos relations: nous bâtissons ici-bas notre esprit, c'est sur terre que se forme et se développe surtout l'intelligence et que l'esprit acquiert ce qui lui est nécessaire pour évoluer plus tard dans l'Au-delà; il est donc important de ne fréquenter que des personnes sinon instruites, du moins à caractère sérieux, à moins que l'on désire faire profiter les autres de ses connaissances; dans ce dernier cas, il faut parler beaucoup et écouter peu, tandis qu'en présence d'hommes supérieurs, il faut parler peu et écouter beaucoup.

Ayant ainsi fait notre choix, éliminant les personnes d'un esprit léger, ne perdons pas notre temps, soyons toujours occupés, ne lisons pas trop les journaux trop remplis de crimes et de choses plutôt inférieures. Nourrissons notre esprit d'études sérieuses, de belle littérature, d'arts, de sciences, n'oublions pas qu'il existe d'excellentes revues sur ces sujets et que les personnes sérieuses peuvent toujours prélever une petite part de leur temps et de leur argent, si pauvres soient-elles, pour la nourriture de l'esprit.

(*A suivre.*) M. J.

Causeries Philosophiques

Les faits et l'hypothèse

Le désir de savoir est naturel aux hommes ;

a dit Racine dans son poème de *La Religion*. Nous cherchons tous plus ou moins à le satisfaire, et c'est ce qui nous élève, embellit notre esprit et nous rend supérieurs au reste de la création.

Ce salutaire travail comprend deux opérations qu'il convient de distinguer: d'abord la perception du monde extérieur qui nous est révélé par nos sens. Ceux-ci nous en donnent une image qui le résume dans notre esprit et le met à sa disposition. Ensuite les opérations que notre esprit peut faire sur ces images en exerçant sa volonté et son jugement de manière à étendre ses connaissances plus loin que ne le lui permettent ses organes. Dans cette dernière catégorie rentre la recherche des causes et de leurs effets, bien propre à développer nos facultés intellectuelles et à augmenter leur puissance.

Les problèmes à résoudre ne manquent pas, offrant des aliments à notre intelligence, aussi utiles, plus peut-être par la gymnastique mentale qu'ils provoquent que par les résultats mêmes de leur solution. La constitution de l'Univers, l'essence de la vie, la nature intime de l'homme, le fonctionnement de sa pensée, l'acquisition même de ses connaissances, son origine et son devenir, avec toutes les incertitudes qui s'y rattachent, figurent sans doute parmi les questions les plus passionnantes et celles qui n'ont encore reçu aucune solution satisfaisante.

La mode, comme en toutes choses, a joué son rôle dans ces sortes de recherches. On a suivi les grands courants sans trop chercher à s'en écarter et leur véritable valeur a mis longtemps à ressortir avec évidence. On a commencé par observer peu et raisonner beaucoup et on n'a abouti à aucun résultat, si ce n'est de développer le raisonnement. Aujourd'hui, certains prétendent, et ils n'ont pas tout à fait tort, qu'il faut surtout accumuler des faits, espérant que de leur ensemble se dégagera une explication beaucoup plus juste que toutes celles qui ont été données jusqu'à ce jour.

Cependant les faits seuls ne font la lumière que si on les relie entre eux par un moyen permettant de les comprendre et d'en connaître la raison. De même une hypothèse, qui repose sur l'imagination sans s'appuyer sur les faits et sans en rendre compte, ne peut aboutir à aucun résultat pratique.

Les faits et la théorie sont un peu comme l'aveugle et le paralytique de la fable. L'un est le support et l'autre le guide. Ils doivent aller de conserve pour avancer. Ils sont appelés à se prêter un mutuel appui.

Il est donc nécessaire, utile, indispensable même, pour tirer suffisamment parti des faits, de les relier par un système qui nous les explique et nous fasse saisir leurs liaisons. Cela nous permet tout d'abord de mieux les comprendre et de nous les assimiler plus complètement et avec le moindre travail. Ensuite une théorie, si elle est heureusement conçue, doit non seulement rendre compte de tous les faits connus et qui appartiennent à son domaine, mais encore permettre de prévoir des faits nouveaux. Elle peut ainsi tracer la voie en avant, indiquer et éclairer la route à suivre. Lorsqu'elle remplit ces conditions elle est de tous points avantageuse.

Mais il faut toujours avoir bien soin de distinguer les faits d'avec la théo-

rie. Les premiers nous sont apportés par nos sens considérés comme l'origine de nos connaissances les plus précises. La seconde est le fruit de notre imagination et de notre jugement, de ce travail intérieur de l'esprit dont nous avons déjà parlé, qui compare, combine, recherche la relation entre la cause et l'effet, veut savoir le pourquoi et le comment de toutes choses. Elle n'a pas la force probante des faits, elle doit s'appuyer constamment sur eux et elle ne saurait rien établir à leur encontre. Une théorie peut être modifiée ou remplacée par une autre; les faits restent intangibles. Ils peuvent seulement avoir été plus ou moins bien observés et rapportés. Celle-là n'en constitue pas moins un exercice supérieur de notre intelligence qui ne saurait sans lui s'élever à la compréhension des idées générales. Une théorie est à la base de tout progrès et constitue le fondement de toute science.

***

Qu'est-ce qu'une théorie ?

Une théorie n'implique pas forcément que la réalité soit telle qu'elle semble l'indiquer. Elle peut n'être qu'un échafaudage provisoire sans cesser pour cela d'être utile. Elle est alors un trait d'union entre ce que nos facultés actuelles nous permettent de saisir et ce que nous devrons arriver à comprendre plus tard pour pénétrer plus avant dans la connaissance de la réalité. L'échafaudage n'est pas le bâtiment ; il en diffère considérablement ; mais, construction passagère, il est indispensable pour édifier le monument définitif.

L'atome insécable des chimistes ne correspond peut-être pas à une réalité. Dans tous les cas sa consistance est indéterminée et l'idée qu'on s'en fait a beaucoup varié. Il n'en a pas moins rendu de très grands services et fait faire des progrès considérables à la chimie. Par lui, l'esprit a pu saisir le jeu des combinaisons et de la constitution des corps composés, en déduire des lois et prévoir la formation de composés nouveaux qui ont été ensuite réalisés. Il en est de même des deux électricités, positive et négative. La réalité de leur existence n'est pas démontrée ; mais tout se passe comme si elles existaient séparément. Il en est de même encore de la gravitation. Les astres se meuvent comme si les corps s'attiraient en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance sans qu'on sache si cette force qu'on appelle *l'attraction* existe réellement ou non, ni quelle est sa nature. Et cependant l'hypothèse de Newton a permis non seulement de rendre compte des faits connus, mais encore de faire des découvertes astronomiques intéressantes.

Supposons tous les faits connus représentés par des points projetés sur un plan et qu'il s'agisse de les réunir par une courbe en donnant le principe

de construction de celle-ci. Voilà à quoi peut se comparer l'élaboration d'une théorie. Il sera facile de tracer un certain nombre de courbes réunissant plusieurs des points donnés, mais bien plus difficile d'en tracer une qui les réunisse tous. Cependant celle-ci ne sera pas exclusive ; il pourrait se faire qu'on en trace une seconde, peut-être même une troisième. Les courbes qui ne réuniront pas tous les points déjà donnés seront par cela même insuffisantes. Et parmi celles les réunissant tous, il pourra y en avoir de plus ou moins fécondes permettant de prévoir ou non la position de points nouveaux.

Les faits spirites et psychiques sont très nombreux et constituent autant de points qu'il s'agit de relier entre eux et avec les faits scientifiques par un système qui les explique et satisfasse notre raison. Ils touchent tous aux problèmes dont nous avons parlé au début de cette causerie.

Ces problèmes nous ont vivement intéressés; ils sont si grands et si sublimes que le désir de les attaquer, même sans espoir de les résoudre, est à lui seul un but qui élève l'esprit. Les théories émises jusqu'à ce jour nous ayant paru insuffisantes et ne nous donnant pas l'explication désirée, nous avons cherché à en créer une qui nous satisfasse.

Nous en indiquerons la première base dans une prochaine causerie pour le cas où notre conception serait utile à d'autres.

(*A suivre.*) EDOUARD GUIBAL.

CONFÉRENCES SUR LE SPIRITISME

Par Ernest Corduié.

(*Suite*)

Quatrième conférence

De grandes transformations se sont opérées dans le monde depuis un certain temps et tout esprit, tant soit peu observateur, a pu constater l'existence de faits sur lesquels bien certainement on ne comptait généralement pas peu de temps auparavant. Des impossibilités sont non seulement devenues possibles, mais encore elles ont reçu une large et sérieuse exécution. Il est bien des choses qui ne sont encore qu'ébauchées et qui deviendront enfin ce qu'elles doivent être, de bonnes et sérieuses institutions. De ce nombre sera le Spiritisme, la science des morts, la science de la destinée humaine. C'est la cité sainte qui s'ouvre aux yeux de l'humanité enfin instruite de son avenir, c'est cet avenir lui-même qui se déroule sous ses regards avides de science divine.

Laissons passer les railleries, laissons pleuvoir les anathèmes et, appuyés fermement sur l'inébranlable assise que nous offre la doctrine fraternelle entre toutes, suivons sans nous laisser émouvoir la voie tracée devant nous. Que nous importent les obstacles et les pierres du chemin ? Ne savons-nous pas où est le port et que nous nous en rapprochons chaque jour davantage ? Le port pour les hommes d'action et de vouloir est la désincarnation ; pour les Esprits désincarnés dévoués à l'œuvre, le port est le degré supérieur qu'ils travaillent à atteindre. Tout monte, laissant en bas les misères et les tribulations, épuratoire nécessaire tant qu'on n'a pas atteint le degré voulu pour être délivré. Affranchissons l'humanité de ses jougs séculaires, c'est là le vrai salut ; le salut est dans la liberté et ne saurait jamais être dans l'esclavage.

Le temps est venu où l'homme ne doit plus être la chose d'un autre sous quelque prétexte et sous quel aspect que ce soit. Toute intelligence doit être religieusement cultivée et le vrai sacerdoce consiste à donner aux masses l'instruction nécessaire. Il ne suffit pas de dire d'une part : « La matière seule existe » ; ou bien d'autre part : « Dieu est ici, Dieu est là, c'est à un tel ou à un tel qu'il a délégué sa puissance. » Non, la matière seule n'existe pas, car tout homme sent bien et les Esprits assez éclairés savent bien qu'il y a en eux autre chose que ce qu'on nomme vulgairement matière. L'existence des Esprits, prouvée par leur action inspiratrice et une foule d'autres phénomènes, démontre suffisamment la perpétuité de la vie. D'un autre côté, Dieu n'est pas ici ou là, Dieu est partout et il n'a délégué ses pouvoirs à personne.

Le temps des représentants de Dieu sur la terre est passé ; cette représentation faussement appuyée sur le Christ et virtuellement condamnée par lui quand il a dit qu'il ne devait y avoir ni premier ni dernier, n'a plus de raison d'être chez les peuples relativement avancés. On n'y croit plus que comme à une chose de convention que les hommes ont établie, que les hommes peuvent laisser tomber en désuétude. Il ne s'agit pas de porter la main sur des institutions qui n'existent plus qu'en apparence, il ne s'agit pas de faire de la pression même morale sur les consciences qu'entraîne l'erreur, il suffit d'affirmer le droit de chacun à l'examen et à la liberté.

Les chaînes qui pendant si longtemps ont lié le genre humain à toutes sortes d'institutions oppressives, ont singulièrement perdu de leur force et de leur poids ; nous ne parlons pas de leur légitimité, qui ne fut jamais qu'une légitimité de circonstance. Par la force des événements qui se sont succédé toujours avec une imperturbable logique, avec la logique de la fatalité, il a surgi des abus monstrueux qui ont eu leur raison d'être ; il s'est produit des oppressions et des tyrannies sans nom sous le couvert d'institutions encore existantes maintenant en apparence ; leur complicité fut évidente et le rôle

d'oppression qu'elles ont trop souvent substitué à la mission toute d'amour et de protection qui leur incombait, les condamne sans retour à disparaître pour faire place à des institutions nouvelles.

Des institutions nouvelles ? Des institutions religieuses ? diront les matérialistes. A quoi bon ? A quoi cela peut-il être utile ? N'avons-nous pas la science et en dehors de la science peut-il y avoir quelque chose? Non certes, Messieurs les matérialistes, en dehors de votre science, — nous parlons pour les matérialistes savants, — il ne peut rien y avoir, mais à une condition cependant, une condition bien naturelle et que vous accepterez sans peine à cause de l'impossibilité absolue dans laquelle vous vous trouvez de pouvoir faire autrement. Cette condition est celle-ci : quand on nie avec tant d'autorité l'existence du principe même des choses intelligent et libre, il faut naturellement tout savoir depuis le commencement jusqu'à la fin, en supposant qu'il doive y avoir une fin et qu'il y ait jamais eu un commencement. Il faudrait de vastes, de bien vastes intelligences, des intelligences infinies pour avoir en elles cette compréhension de l'infini au delà duquel il ne pourrait y avoir autre chose que rien !

Où sont-elles ces intelligences scientifiquement appuyées sur des données universelles ? Sur quoi se basent-elles pour vouloir imposer ainsi au monde une négation antihumaine ? Toute opinion imposée dans le sens du doute, de l'affirmation ou de la négation est un joug. Vouloir empêcher l'humanité de marcher dans les voies que lui tracent ses aspirations morales, c'est lui mettre les fers aux pieds. Ainsi agit l'obscurantisme, ainsi agit l'incrédulité autoritaire. Dans les deux systèmes il y a pression et mépris des droits individuels ; l'autoritarisme semble déborder encore lorsque son dernier jour est venu, lorsque sa dernière heure a sonné. Certes, il est une autorité, divine celle-là, car elle se fait obéir sans troubles, sans coercition, sans orgueil et sans humiliation pour personne. Tout le monde, même le plus aveugle d'entre les incrédules, courbe le front devant cette nécessité qui sait se faire obéir sans bruit et sans paroles dans cet enfer terrestre qui tend à se changer en un monde meilleur.

Cette autorité devant laquelle tous courbent le front, qu'on l'appelle le sort, le hasard, la fatalité, est pour nous une autorité divine, une autorité supérieure, intelligente et juste. Elle est pour nous qui avons le bonheur d'être initiés aux idées réincarnationnistes la justice suprême, la puissance distributrice de tous les salaires dans les mondes infinis. A quelque hauteur que s'élève l'homme en science et en morale, il a et il aura toujours quelque chose au-dessus de lui ; c'est là une loi nécessaire, c'est la loi divine elle-même. L'homme progresse sans cesse et il est indispensable qu'il ait toujours des routes ouvertes devant lui. Il progresse parfois machinalement et d'autres fois avec grande connaissance de cause, mais toujours dans son ac-

tion il lui reste quelque chose d'inconnu et lorsqu'il est parvenu à le saisir, un autre inconnu se présente.

Tel le voyageur qui suit une route pour la première fois saisit à tous moments des détails nouveaux pour lui, mais après ceux-là il en reste toujours d'autres encore inconnus. Ceci est une simple comparaison, car il n'est rien d'infini sur la terre et néanmoins il reste toujours même aux plus instruits quelque chose d'inconnu. Celui qui se vanterait de tout savoir donnerait par cela même une pauvre idée de ses connaissances. L'homme ne peut pas comprendre Dieu, mais il ment à sa propre conscience s'il ose prétendre que Dieu n'existe pas. S'il ne lui est pas donné de comprendre l'action suprême de la Puissance divine, il lui est du moins permis, grâce au Spiritisme, de comprendre les Esprits et d'entrer en communication avec eux.

Ce sont eux qui viennent prendre l'humanité pour ainsi dire par la main et la conduire dans les voies nouvelles que la Puissance divine a préparées pour elle. Chaque homme doit savoir qu'il fut Esprit dans le passé et qu'il le redeviendra dans l'avenir, que la tâche à remplir pour lui se présente sous une double face, que, tantôt homme, tantôt Esprit, il concourt doublement et à l'aide de forces diverses à la production des événements. L'homme doit donc traiter les Esprits comme il entend être traité par eux et comme il désire être traité par les hommes à sa rentrée dans le monde des Esprits, alors qu'à son tour il réclamera pour lui-même un peu de bienveillance et un peu de charité fraternelle. Ceux qui repoussent les Esprits de parti pris risquent fort d'être repoussés à leur tour quand ils auront le plus besoin de secours. C'est donc à la fois un mauvais acte et un mauvais calcul que de les repousser, car non seulement on se prive de la certitude d'un avancement sérieux, mais encore d'un précieux secours de toutes les heures.

Mais si l'on n'y croit pas ? « Cherchez et vous trouverez » ; cherchez avec constance et bonne foi ; d'autres ont trouvé, pourquoi ne trouveriez-vous pas aussi ? Parmi les adversaires de l'idée Spirite il n'en est pas qui la connaissent réellement, ceci ressort parfaitement et d'une manière indiscutable de tout ce qu'ils disent ou publient sur ce sujet. Certains fondent sur elle avec une ardeur digne d'une meilleure fortune, avec la prétention de la réduire à néant et de la rendre ridicule aux yeux du public. Mais ces grands pourfendeurs des vérités éternelles n'ont pas de chance pour nous servir de leur langage. La vérité Spirite tant de fois anéantie par eux se redresse toujours plus vigoureuse et plus belle, plus sublime et plus consolante. Libre à vous, Messieurs les railleurs, de décocher des traits plus ou moins spirituels sur la sainte doctrine du Spiritisme, libre à vous de répéter sur tous les tons votre *rien* vide de sens et de raison, de vous faire les apologistes du néant et de jeter vos injures grossières à la face de ceux que la foi anime et que l'espérance soutient ! Allez toujours, allez sans crainte ; les

hommes que vous prétendez couvrir de ridicule ont fait provision d'assez de bonheur pour vous pardonner vos enfantillages et mêmes vos grossièretés. Oubliez vos morts, vous êtes libres !

Oubliez ceux qui vous donnèrent la vie et ceux prématurément fauchés à qui vous l'avez donnée vous-mêmes ! Oubliez vos frères et sœurs, oubliez ceux ou celles que vous avez le plus tendrement aimés ! Que sont-ils en effet pour vous ? Rien, rien du moins de ce qu'ils étaient ; plus de pensée, plus de sentiment, plus de souvenir, plus jamais ! plus jamais ! Mais à cette voix glaciale comme la tombe répond une autre voix chaude et vibrante, remplie d'espérances et de consolations, et disant toujours ! Toujours la vie, toujours la persistance de l'être qui aime et se souvient; toujours une suite aux œuvres commencées, car rien ne doit rester inachevé et le Directeur suprême veille avec un soin minutieux à ce que les éternels décrets s'accomplissent dans toute leur étendue.

On peut nier la vie dans la mort, on ne peut pas l'empêcher d'être ; et ce qui n'éclate pas encore assez visiblement aux yeux des générations actuelles sera reconnu par les générations futures comme vérité primordiale. L'intérêt s'y trouve ; à l'époque de transition que traverse le monde terrestre, au moment où le passé soutient ses dernières luttes, où la justice selon les hommes gagne chaque jour du terrain, il est indispensable de fonder pour l'avenir de solides assises basées sur la justice éternelle. Cette fondation consiste dans la connaissance profonde de la grande loi du talion s'exerçant pour ainsi dire par elle-même, mais sous l'œil de Dieu et la direction des êtres préposés à la surveillance de son action.

Lorsque chacun sera pleinement et sérieusement convaincu que chacun de ses actes lui rapportera fatalement des fruits qui lui seront égaux en valeur et que la cessation de la vie corporelle ne saurait faire obstacle à ces résultats nécessaires, bien des choses changeront et la régénération tant attendue ne tardera pas à se produire. Partout on parle de régénération, partout on la désire ; il paraît donc logique de chercher les meilleurs moyens pour y arriver.

Quand une doctrine philosophique et religieuse montre une justice équitable en tout, infaillible celle-là, s'exerçant surtout et sur tous avec une force graduée selon les actes et les besoins, cette doctrine mérite au moins un examen sérieux. Le lui a-t-on accordé ? Quelques-uns oui, mais non pas le plus grand nombre ; et ceux qui l'ont étudié extérieurement y sont restés attachés comme le lierre à l'ormeau, ils se sont appuyés sur elle comme sur la raison la plus solide, comme sur la vérité la plus convaincante qui fut jamais. Pour la plupart de ses adeptes elle a été un port de salut inespéré. Aussi que d'enthousiasme au début ! Trop d'enthousiasme, car l'enthousiasme aveugle, mais en revanche un solide fond de gratitude pour ces bien-

aimés disparus qui demeurent en Esprit auprès des aveugles de la terre pour les soutenir, les conseiller et les instruire !

Que d'instructions et de conseils salutaires ne sont-ils pas sortis de cette source quasi-divine ! Que d'instructions nouvelles, que de conseils nouveaux n'en sortira-t-il pas encore ! Ce qui a fait la tranquillité terrestre et presque le bonheur de quelques-uns doit faire la tranquillité et le bonheur de tous. Par cette doctrine excellemment transformatrice tout change. Quels seront, dans un temps donné, ceux qui de sang-froid et avec connaissance de cause feront du mal aux autres quand ils auront la certitude que le même mal leur sera fait à leur tour ? Que le même bien sera fait à ceux qui font le bien ? Puisque l'intérêt gouverne le monde, comme on a dû le dire avec raison, depuis le commencement des commencements, pourquoi l'intérêt véritable ne serait-il pas mis en jeu comme le faux intérêt ? Pourquoi un intérêt ayant une assise plus étendue ne serait-il pas substitué à un intérêt d'une étroitesse extrême ? La vie corporelle se rétrécit à de certains moments au point que l'abîme de la mort ou plutôt l'heure de la transformation arrive au moment où l'on s'y attend le moins, moment heureux ou malheureux selon les circonstances, selon le bien qu'on a fait, selon le mal qu'on a commis.

C'est le ciel ou l'enfer en perspective ; c'est la récompense ou la peine, c'est enfin le bien ou le mal moral qui s'attache à chacun selon ses mérites. On a voulu, dans les anciens cultes, faire une certaine nomenclature des actes mauvais, ou plutôt des actions défendues qui ferment le ciel à ceux qui les commettent. Généralement on ne s'informe pas du mal réel commis contre la loi divine éternelle, mais bien de ce qui dérange telle ou telle combinaison fantaisiste arrangée à l'avance. Ce n'est pas dans le fond même des choses qu'on va chercher une solution, c'est toujours ou presque toujours des solutions convenues d'avance qu'on rencontre et qu'on cherche à faire prévaloir. C'est là que se trouvent souvent les déceptions les plus cruelles et les chutes les plus irrémédiables pour les prétentions, non pour les hommes.

L'homme a été créé insubmersible de sa nature au sens des événements qu'il produit et par lesquels il est mené vers ses destinées fatales toujours renaissantes et sans cesse dissemblables. Au sein de cet océan où les vagues luttent entre elles au gré du vent, non pas du caprice, mais d'une juste fatalité, du vent divin qui règle les destinées humaines, il y a, selon le dicton vulgaire, des hauts et des bas ; les uns occupent les hauteurs sociales, tandis que d'autres semblent s'ensevelir aux plus sombres profondeurs des gouffres. Brochant sur le tout, d'autres voudraient tout niveler, dans un bon but sans doute, mais se faisant ainsi, eux, les plus intransigeants ennemis de l'arbitraire, les agents les plus actifs de ce même arbitraire pris à rebours.

Changez l'homme d'abord, puis vous changerez la société ; construisez donc une société nouvelle pièce à pièce si vous voulez que les défauts de l'ancienne disparaissent Les pierres du nouvel édifice, les hommes, iront prendre chacune leur place quand le moment sera venu, et cela d'elles-mêmes, comme au son de la flûte du musicien de Thèbes et de beaucoup d'autres villes encore. Nous savons quelle est la force invisible qui préside à ces édifications diverses et nous savons aussi que la raison et la liberté seules les conduisent avec la soumission nécessaire et librement consentie aux puissances supérieures que Dieu a établies comme un trait d'union indispensable entre Lui et l'humanité.

Il faut que la chaîne non interrompue qui va de l'atome à l'être corporel le plus intelligent, c'est-à-dire à l'homme, se continue à travers les espaces infinis, sans la moindre solution de continuité jusqu'aux extrêmes limites de la vie et de l'intelligence, en supposant que dans l'immensité que l'homme peut concevoir il existe des bornes capables de lui dire : « Tu n'iras pas plus loin ! » C'est vraiment une chose étrange que de voir l'homme, si vain, si ambitieux, si rempli de lui-même, se fermer comme à plaisir cette terre promise, son bien, son héritage, son avenir, sans lequel tout ce qui fut en lui Esprit, intelligence, pensée, sympathie, amour, appartient irrévocablement au néant. C'est là la fin des matérialistes et de tous, si l'on veut bien les entendre. Plus de souffrances, plus de bonheurs, mais bien l'insensibilité complète, l'oubli de toutes choses.

Mais puisque tout doit se résoudre en oubli, puisque tout doit finir, s'anéantir dans l'oubli, pourquoi dès l'heure présente ne s'attacherait-on pas à s'oublier les uns les autres ? Les êtres humains sont-ils donc dans la vie comme ils se rencontrent parfois dans des véhicules publics pour se voir un instant et ne plus se retrouver ensuite peut-être? La famille, ce devoir vivant est-elle un simple effet du hasard, et l'enfant qui meurt en bas âge ou dans le sein maternel n'est-il qu'un petit morceau de chair qui a eu le tort un peu prétentieux de faire son entrée ou de faire figure dans le monde ? Les doctrines obscurantistes le damnent ou le sauvent selon les circonstances, les doctrines matérialistes le condamnent humainement à un néant éternel, comme du reste toute intelligence née ou à naître, ou plutôt, pour nous servir du langage adopté par les adeptes du matérialisme, tout assemblage de forces produisant ou capables de produire l'intelligence. Néant pour tous lorsque ces forces cessent fortuitement d'agir ; pour l'honnête homme le néant, pour le fripon le néant, pour l'opprimé le néant, pour l'oppresseur le néant, le néant pour tous ! A quoi bon la justice d'outre-tombe ?

Ah ! la justice d'outre-tombe ! Elle est, nous ne dirons pas la vengeance, mais la consolation des opprimés. La vengeance, non, car la vengeance est malsaine et jamais celui qui se venge ne peut aspirer au bonheur, tant qu'il

n'a pas abjuré jusqu'aux moindres idées de rancune. Ce ne sont point des rêves ni des théories purement platoniques ; il s'agit ici d'une loi dont tous peuvent voir l'application avec un peu de clairvoyance et de bonne volonté, soit en soi-même, soit dans les autres. S'il n'est pas bien de fouiller dans un passé inconnu en ce qui touche les autres, ou plutôt s'il n'est pas charitable de porter un jugement sévère sur leurs actions, on peut toujours agir ainsi sur soi-même, et donner aux peines et aux contrariétés qui nous assaillent, hommes ou Esprits, l'origine logique qu'elles doivent avoir.

Mais si l'on trouve cette étude trop minutieuse ; si la force semble manquer pour un travail aussi sérieux, pour d'aussi profondes investigations, il existe un moyen de remplacer cette étude nécessaire. C'est de faire le bien toujours, autant que possible sans aucune arrière-pensée d'intérêt matériel ou autre. Cependant, celui qui le fait par pur intérêt moral est déjà avancé dans la voie du progrès; celui qui le fait en vue de son salut spirituel prouve par là que les intérêts matériels ne sont plus tout pour lui. Il a entrevu d'autres horizons, et un intérêt mieux entendu le guide, bien que ce soit toujours un intérêt personnel, conséquemment basé sur l'égoïsme. Un jour viendra où il fera le bien sans aucune arrière-pensée et uniquement pour faire le bien, et comme il faut nécessairement que toute action ait un mobile, ce mobile sera le bien et autant que possible le bien universel.

Cela ne détourne aucunement de l'accomplissement des devoirs de famille, car coopérer au bien de tous c'est appeler nécessairement le bonheur sur ses proches. Les liens fraternels qui doivent unir les hommes entre eux ne sont pas un vain mot selon le Spiritisme. Ils existent positivement dans leur essence fluidique. Les humanités sont de grandes familles composées d'abord de frères ennemis, que les intérêts matériels divisent ou rallient entre eux suivant les circonstances. Mais les rapprochements de ce genre ne survivent pas aux causes qui les produisent ; voyez les familles : la présence ou la disparition d'une personne les unit ou les divise. Une personne forme le lien entre tous ; que sa vie corporelle cesse, et les liens se brisent ou se relâchent à tel point qu'on peut dire qu'il n'y a plus là de famille. Cela se voit assez souvent pour qu'il soit nécessaire d'y insister, et de là aussi surgissent souventde grands malheurs.

En serait-il ainsi si l'on était convaincu que cette personne qu'on croyait morte, perdue à jamais, est là vivante et agissante, malheureusement dans l'impossibilité de se faire entendre à ce milieu réfractaire dans lequel elle se plaît tant à se trouver? Oh ! comme elle voudrait maintenant se faire entendre et voir ses conseils écoutés et suivis ! Combien de maux ne pourrait-elle pas adoucir, sinon empêcher ! Expliquer surtout, car il semble qu'on souffre moins lorsqu'on sait pourquoi l'on souffre. On comprend qu'on a commis

les fautes génératrices de ses souffrances et on s'arrange de manière à agir autrement à l'avenir. Les morts bien-aimés sont des guides sûrs ; mais hélas ! combien sont-ils qui de leur vivant ont voulu s'occuper de l'étude du spiritisme féconde entre toutes ou tout au moins la prendre au sérieux ? Combien des leurs auraient aujourd'hui le bonheur de s'entretenir avec eux qui sont condamnés et se condamnent encore à demeurer solitaires avec leur tristesse et leur douleur ! Au nom de la charité universelle, pour ceux qui s'en vont, pour ceux qui restent, tous devraient faire du Spiritisme une étude sérieuse. Le Spiritisme renverse les barrières qui séparaient les deux humanités. Il est la liberté, l'égalité, la fraternité ; il est le bien universel. C'est ce qu'il ne sera pas difficile de prouver.

E. CORDURIÉ, *avocat.*

Le Drame de la Vie

(*Suite.*)

C'est grâce aux chasses activement poursuivies, et cela pendant des siècles, contre les grandes espèces d'animaux nuisibles, que l'Europe est parvenue à se débarrasser, depuis les temps historiques, des fauves qui la dévastaient autrefois. Dans cette Suisse pittoresque dont les touristes peuvent en toute sécurité visiter, aujourd'hui, les montagnes, les vallées et les lacs, les Helvètes de l'âge de pierre n'étaient-ils pas contraints de chercher, dans leurs « cités lacustres » établies sur pilotis, un refuge contre l'agression des bêtes féroces qui y pullulaient en ces âges lointains ?

Quant aux Anglais, c'est grâce aux avantages que leur offre leur territoire insulaire qu'ils ont pu se défaire, peu à peu, de leurs animaux nuisibles. Cette libération fut pour nos voisins privilégiés une telle cause de satisfaction qu'ils se remémorent avec joie les époques où trépassèrent successivement leurs ennemis vaincus. Le dernier ours fut occis en Écosse, au milieu du XI^e^ siècle, alors que déjà, dès le X^e^, les loups avaient disparu sans retour. Ici, les dates se précipitent. L'Écosse tua son dernier loup en 1680 et l'Irlande empailla le sien en 1710, de telle sorte que les Iles Britanniques n'ont plus ni bœufs sauvages, ni sangliers, ni loutres, ni fouines, ni martres, ni belettes — terre privilégiée entre toutes.

Les renards, seuls, ont survécu, tolérés, plus que cela, protégés par une faveur spéciale provenant de l'agrément que procurent aux fils d'Albion les chasses à courre dont les renards constituent le gibier d'élection. On les poursuit avec ardeur dans ces fêtes cynégétiques, mais que de précautions

prend-on pour que mort ne s'ensuive pas. C'est avec une touchante sollicitude, quand la bête est forcée, qu'on la soigne, qu'on la restaure et qu'on la remet sur ses pattes, pour lui donner la clef des champs... afin de se réserver le plaisir de la poursuivre une autre fois. Ce sont là jeux de millionnaires, sport élégant d'une aristocratie plus soucieuse de ses amusements que des poules de leurs tenanciers, ainsi que M. L. Bourdeau en fait la remarque judicieuse.

Cette guerre d'épuration réalisée avec succès dans un pays spécial, s'accomplira un jour, dans toutes les régions de notre domaine terrestre, si bien que les espèces qui en furent jadis les souverains incontestés, viendront piteusement s'éteindre dans nos ménageries, d'où elles iront figurer ensuite comme reliques zoologiques dans les vitrines de nos musées. Plusieurs d'entre elles ont déjà disparu de la surface de la terre. Les nécrologies scientifiques constatent que depuis l'apparition de l'homme, ont été anéantis nombres de types contemporains de l'époque quaternaire et dont les ossements, seuls, servent de points de repère dans l'ossuaire toujours grandissant des victimes de la civilisation

Parmi celles qui ont succombé au cours même de la période historique, contentons-nous de citer les grands crocodiles d'Égypte, le sanglier d'Érymante, le cerf d'Irlande à bois gigantesque, ainsi que d'énormes cétacés appelés bœufs marins, sans oublier le légendaire et colossal épiornis de Madagascar, le dronte de l'île Maurice et le grand pingouin disparu depuis le milieu du XIX^e^ siècle.

De semblables épurations, déjà nombreuses dans le passé, se multiplieront dans l'avenir. Lions, tigres, panthères et léopards, ours, loups et renards, aigles, vautours et condors, crocodiles, boas, crotales, cobras et vipères qui sont comme les « crimes permanents de la nature » doivent disparaître du monde libéré que nous avons pour devoir de léguer à nos descendants. Les dévastateurs, incarnations de l'esprit de haine et d'arbitraire domination qui ne vivent que de rapines et de carnage, deviennent de plus en plus un non sens dans la création régénérée où doivent prédominer les associations fécondes. Il est temps que l'homme puisse régner, sans compétiteurs adverses, sur une nature désormais débarrassée des luttes qui ont ensanglanté le vieux monde et qu'il cesse de compter tant d'ennemis parmi les animaux appelés à devenir ses collaborateurs N'est-ce donc point assez qu'il lui reste à se préserver de certains « fauves à face humaine » où sommeillent les instincts sauvages et ataviques d'une animalité persistante ?

Au surplus, l'œuvre de libération ne demeurera-t-elle pas incomplète, même après la disparition des grandes espèces demeurées si longtemps irréductibles? L'homme peut-il se poser en vainqueur incontesté, alors qu'après les géants détruits, demeurent les nains d'autant plus redoutables que ceux-

là paraissent presque invincibles? De petits mammifères carnassiers ou rongeurs, certains oiseaux rapaces ou granivores, d'innombrables familles d'insectes — voilà les ennemis que nous oppose encore, en dépit de nos victoires, l'arrière-garde de la grande armée mise en déroute. Quel recours avons-nous contre ces légions fourmillantes qui nous harcèlent, nous ruinent en détail, lentement, méthodiquement, sans repos ni répit d'aucune sorte?

Qui ne connaît, pouvons-nous répéter, après l'auteur si souvent cité, ces « ennemis intimes », vivant outrage à la majesté factice de celui qui, si vainement, revendique le titre de « roi de la création » ? Pauvre et piteux roi martyr qu'ils exploitent audacieusement, impunément surtout, vivant sur lui, vivant de lui, buvant son sang et rongeant sa substance. La plupart, à la vérité, sont moins dangereux qu'importuns ; mais ne le sont-ils pas jusqu'à l'obsession, jusqu'au supplice, tous ces petits êtres composant l'intolérable et répugnante tribu des parasites que les lointains Aryas et que les anciens Grecs ont transmis intégralement à leurs descendants? Comment se fait-il donc que le grand déluge qu'on dit avoir été « universel » ne nous en ait pas délivrés? Serait-ce donc que Noë, dans un déplorable accès de bienveillance, les ait laissés pénétrer « par couples » dans son arche préservatrice

Problème obscur, cruelle énigme ! C'est qu'elle est interminable, cette immonde série des parasites, à laquelle s'ajoute celle, plus immonde encore, des helminthes variés, sortes de reptiles lilliputiens qui, après la destruction de leurs grands ancêtres, semblent avoir trouvé un dernier mais inviolable asile dans les plus profonds replis de nos entrailles. Où donc ne les trouve-t-on pas ? Ils sont partout, au dehors aussi bien qu'au dedans, ces acarus, ces cirons, tous ces êtres à peine visibles qui, se faisant de plus en plus petits, finissent par se pulvériser, ce semble, en de microscopiques microbes — ces microbes terribles, devant l'effroyable armée desquels pâlissent les physiologistes et frissonne le prétendu « maître du monde » qui, ô ironie amère ! extermine les plus formidables fauves du désert, mais capitule... devant les invisibles !

Et ne comprend-on pas qu'il capitule ? Que faire devant cette matière grouillante, cette poussière animée qui flotte dans l'air, remplit les eaux corrompues, d'où elle passe dans nos organes qu'elle empoisonne, créant les épidémies, semant la mort et décimant les peuples plus encore que ne le feraient les plus sanglantes batailles?

On les ignorait autrefois, ces ennemis impalpables et voilà qu'aujourd'hui ils ont révolutionné la science et qu'ils forment les assises sur lesquelles s'élève l'édifice entier d'une prophylaxie nouvelle en hygiène, en médecine et en chirurgie. Aussi, la terreur qu'ils inspirent est-elle devenue, sous le nom significatif de *microphobie*, une sorte d'épouvantail que certaines gens

poussent jusqu'à l'obsession, voire même, jusqu'à la superstition... au point, qui l'aurait cru ? de ne plus oser serrer la main d'un ami, par crainte des microbes qu'il pourrait nous communiquer. N'allons pas jusque-là ; faisons de l'hygiène, mais ne dépassons pas la mesure.

Laissons donc les microbes et revenons aux « macrobes ». Ne déformons pas les cadres de l'armée gigantesque de nos ennemis, n'oublions pas les grands voleurs en incriminant les petits parasites. Nos richesses ne sont pas moins menacées que notre sécurité personnelle. A côté des infimes adversaires qui compromettent notre santé, il est d'autres déprédateurs non moins malfaisants qui nous affament en nous dévorant une large part de nos troupeaux, des produits de nos fermes et de nos récoltes. Grandes et petites, les espèces carnassières s'acharnent à notre ruine.

Tout en haut de l'échelle, fonctionnent les rois du désert dont il a été déjà question — les lions en Afrique et les tigres dans l'Inde — mais auxquels il nous faut bien revenir dans l'énumération de nos ennemis implacables. Une statistique établie par Jules Gérard, le célèbre tueur de lions, évalue en moyenne à 6.000 francs par an ce que chacun de ces fauves consomme en bœufs, chevaux, ânes, chameaux, moutons et chèvres. Or, comme la vie d'un lion est à peu près de trente-cinq ans, l'entretien de son existence ne coûte guère moins de 200.000 francs aux infortunés voisins de son repaire. Mais restons en Europe, où abondent et surabondent les méfaits que nous infligent tant d'autres bêtes malfaisantes. Les loups ravagent nos troupeaux, les renards nos volailles, les fouines et les belettes nos basses-cours, les loutres nos étangs, les oiseaux de proie nos colombiers ! En 1867, on évaluait à 60.000 renards, à 100.000 putois et à 36.000 fouines, le nombre approximatif des bêtes puantes tuées annuellement sur le territoire français.

Et quel long paragraphe de notre réquisitoire ne devons-nous pas consacrer aux rats, rats de toutes catégories, engeance abominable qui nous cause plus de dommages, en somme, que tels grands représentants de la faune sauvage. C'est aux âges les plus lointains que remonte l'histoire de leurs déprédations. Ils abondent, les noms sanscrits du rat, et tous sont accompagnés des épithètes les plus malsonnantes, qui toutes le représentent sous l'image du *destructeur* par excellence. Nos ancêtres les Gaulois signalent avec indignation ses méfaits innombrables et cependant, moins à plaindre que nous, ils n'avaient à se défendre que de la souris. Qu'eussent-ils dit s'ils avaient connu le rat, le vrai rat, d'importation relativement moderne ? C'est vers le milieu du moyen âge que l'Europe fut envahie par ces hordes maudites — invasion bien plus terrible que celle des barbares. — Les premiers rats d'origine asiatique étaient noirs et, certes, eussent pu suffire à la malice des divinités méchantes qui nous les envoyèrent... Mais une seconde

vague de rats bien plus redoutables que les premiers déferla sur l'Europe au commencement du XVIII[e] siècle. Ceux-là, de couleur brune, plus féroces et plus féconds, nous sont venus de l'Inde proprement dite, importés par des navires de commerce. Ces immigrants inattendus, appelés surmulots, firent aux rats noirs une guerre d'extermination, les refoulèrent, les vainquirent et les mangèrent par surcroît. Ils parurent en Angleterre vers 1730 et chez nous, une vingtaine d'années plus tard. A l'époque où écrivait Buffon, ils n'étaient pas encore entrés dans Paris, mais ils l'assiégeaient de toutes parts et ne tardèrent pas à s'y introduire. Ils y règnent en maîtres, maintenant, ainsi que dans la plupart des villes de France et les provinciaux, non moins que les Parisiens, savent quels méfaits pendables sont inscrits sur les carnets judiciaires de ces bandits à quatre pattes

Non moins préjudiciables à l'agriculture sont les mulots et campagnols qui ravagent nos champs dans de telles proportions, que le ministre de l'Agriculture vient, il n'y a pas longtemps, de déposer un projet de loi portant l'ouverture d'un crédit de 35.000 francs destinés à subventionner une campagne d'extermination dirigée contre ces dévastateurs. Toutefois, de pareilles armées nécessitent des moyens d'attaque d'une nature toute spéciale et c'est pour les découvrir, ces moyens, que l'Institut Pasteur a été chargé par le ministre de chercher la composition d'un virus assez violent, et surtout assez contagieux, pour faire passer de vie à trépas ces bandes de petits mammifères d'autant plus redoutables et indestructibles qu'ils sont d'une terrifiante fécondité. C'est par milliards qu'il faudrait les compter, s'ils n'étaient innombrables. Ce sont des départements entiers, dans l'est de la France, qu'ils dévastent chaque année ; aussi ne faudra-t-il pas regretter les sommes employées à leur destruction, si les savants empoisonneurs de l'Institut peuvent réussir dans leurs manipulations perfides.

Nous n'avons pas tout dit encore. Nos ennemis les plus funestes sont les myriades d'animaux des embranchements inférieurs, ce sont les dangereux moustiques inoculateurs de fièvres pernicieuses, les mouches charbonneuses dont la piqûre est souvent mortelle, les guêpes, les frelons qui nous piquent parfois d'un dard tout récemment plongé dans un cadavre en décomposition. Quoi donc encore? Pucerons, limaces, escargots, sauterelles... Oh ! ces criquets effroyables d'Algérie qui rongent les racines, dévorent les feuilles, creusent les fruits jusqu'au noyau, rasent les prairies, anéantissent les moissons, transforment en désert les plus riches campagnes — fléau plus formidable que les ouragans, les inondations ou les incendies.

Partout pullulent les ravageurs : dans l'air, sur la terre et sous la terre elle-même, où grouillent, dans l'ombre, courtilières et larves de toutes natures, sans parler des quinze ou vingt maladies que provoquent certains parasites spéciaux dans nos vignobles dévastés. Des chenilles sur les arbres frui-

tiers, des xylophages dans les bois de construction, dans les meubles de nos appartements, dans les poutres de nos charpentes: d'autres insectes, dans nos entrepôts, nos magasins, nos musées et nos bibliothèques, dévorent nos provisions alimentaires, nos étoffes, nos fourrures, nos cuirs, nos collections et nos livres... tarets de la Hollande, blattes et cancrelats de l'Asie, termites de l'Afrique et des Indes—légions terrifiantes, armées invincibles, toutes liguées ensemble et marchant à la conquête du monde qui est leur domaine et dont l'homme se croit le maître !

Il est impossible d'évaluer, dans son ensemble, le préjudice que nous causent tous ces petits êtres disséminés dans l'air, sur la terre et dans les eaux. Le total, étant donné qu'on puisse l'établir avec une précision même approximative, paraîtrait hors de toute proportion avec l'infimité de ces adversaires.

(*A suivre.*) ED. GRIMARD.

La Pensée de Jésus (Suite)

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE III

LA POLITIQUE

21. Et ainsi de toutes les idées généreuses et fécondes qui forment son principe même. Tout a été travesti, insulté, bafoué. Nouveau Christ, le spiritisme a eu son Golgotha, nouveau Christ, il a pardonné à ses insulteurs qui eussent bien voulu être ses bourreaux.

22. Qui, dans les rangs des politiques, croyaient ou croient encore en lui? Ils sont bien rares, et bien plus rares encore ceux qui ont le courage de le confesser tout haut. Et cependant que n'a-t-il pas fait? Que ne fera-t-il pas? A qui doit-on les progrès de l'apaisement, ce vestibule de la fraternité, qui se sont produits depuis quelques années et se produisent sans cesse?

23. On les doit au spiritisme, c'est-à-dire à l'union agissante des Esprits incarnés et désincarnés, des vivants et des morts, basée sur la connaissance des lois qu'il enseigne. Une mystérieuse puissance s'est levée comme un soleil nouveau à l'horizon des peuples avides de justice et de liberté. Elle fait germer les pensées et les féconde avec une rapidité jusqu'ici inconnue.

24. Elle ne demande pas qu'on s'incline devant elle; pas plus que Dieu

dont elle émane, elle n'a besoin des adorations des hommes, mais ceux qui la voient et la connaissent ne peuvent pas manquer de sentir en eux cette joie profonde qui commande l'adoration pour le Maître des choses. Loin d'éteindre les sentiments de respect et de reconnaissance envers l'Être des êtres, elle les augmente du prix de toutes les connaissances dont elle enrichit les intelligences humaines.

25. Et des hommes vêtus de pourpre et d'or lui ont dit : « Tu es Satan ! » Et d'autres qui plus que personne font d'incessants appels aux inspirations du monde invisible, lui ont dit : « Tu es une absurdité digne de tout notre mépris. »

26. Comme le voyageur calme et sûr de lui-même traverse un village mis en insurrection par sa seule présence, sans s'inquiéter des cris des enfants et des aboiements des chiens, elle a continué sa marche providentielle. S'il lui arrive de revendiquer sa part des progrès accomplis, elle sera traitée d'usurpatrice, mais, en attendant, elle s'est emparée des pensées diverses marquées au coin d'une hostilité réciproque, elle les a tordues dans un puissant effort et en a fait un tout sinon homogène du moins en voie de le devenir.

27. C'est le courant de pensées qui maintenant emporte le monde politique et fait sortir de leurs tombeaux des Lazare qu'on croyait morts. Les oppositions, d'où qu'elles viennent, ne feront que mollir devant l'avalanche de bienfaits que cette puissance vraiment spirite précipite sur tous indistinctement. Elles-mêmes seront fatalement entraînées par le courant qu'elles tentent si follement d'arrêter.

28. Leur résistance est utile cependant, car elle force les masses à étudier un peu la situation dans laquelle elles se trouvent, elle les oblige à voir ce que jusqu'ici elles avaient craint même de regarder. Elle a donc son utilité, et loin de chercher à la paralyser, la bonne politique consiste à lui laisser toute liberté d'allure et de langage.

29. La politique actuelle doit être bienveillante en attendant qu'elle devienne fraternelle, comme il convient dans un monde réellement civilisé. Mais ici comme en tout il faut montrer l'intérêt réel des peuples à agir avec bienveillance d'abord, pour entrer ensuite dans une voie positivement fraternelle.

30. O hommes politiques, hommes d'État, qui parlez bien haut de progrès moral, d'adoucissement des mœurs, de relations pacifiques entre les nations autrefois en guerre constante ; ô vous qui appelez de vos vœux les plus ardents le jour béni où les peuples se tendront la main, ne repoussez pas le spiritisme. Il est votre auxiliaire le plus puissant, la base même sur laquelle tout édifice pacifique solide doit être construit.

31. Pourrait-il y avoir jamais des guerres ou même des antagonismes sé-

rieux entre des peuples qui se croiraient frères, non seulement au moment présent, mais encore dans le passé et dans l'avenir ? Comment la discorde pourrait-elle pénétrer entre les hommes imbus des principes d'une solidarité nécessaire, inévitable, aux lois de laquelle on est toujours bien forcé d'obéir quand l'heure de son triomphe est venue ?

32. Pour les peuples, comme pour les individus, la connaissance de l'avenir d'outre-tombe est une sollicitation toute-puissante à faire le bien. Les résultats identiques qui sont la conséquence d'une action identique, qu'elle provienne d'un homme ou de milliers d'êtres humains, est la meilleure preuve qu'il n'y a pas deux morales, l'une à l'usage des chefs des nations, l'autre à l'usage des gouvernés pris individuellement.

33. Le jour où l'on saura que la guerre amène inévitablement une guerre contraire, la compression une action compressive à subir dans un avenir plus ou moins prochain, la conquête une conquête à supporter, la guerre, la compression, la conquête seront bien près de disparaître. Si cette disparition doit être considérée comme un bienfait, pourquoi ne pas en hâter la venue en s'appuyant sur les idées spirites ?

34. Il faut montrer aux hommes les dangers et les avantages qui résultent de telle ou telle action, afin qu'ils puissent, selon les cas, éviter de la commettre ou chercher à l'accomplir. Mais, pour que ces dangers ou ces avantages éclatent pleinement à la vue de tous, il est nécessaire que chacun ait la certitude de l'avenir où ils se doivent produire. Or qui peut donner cette certitude si ce n'est le spiritisme ?

35. On ne saurait comprendre l'aveuglement de ceux qui le repoussent alors qu'ils auraient le plus grand intérêt à le propager, si l'histoire n'offrait à chacune de ses pages des exemples semblables. N'a-t-on pas vu, de tout temps, des esclaves des préjugés se complaire sous le joug qui les opprimait ? Ne voit-on pas beaucoup de malades repousser le remède salutaire qui doit les guérir ?

36. Lorsque le remède est amer ou difficile à prendre, on comprend cette répugnance de la part des enfants ou des personnes peu sensées ; cela n'a pas de raison pour ceux qui croient avoir du bon sens. Mais ici où est l'amertume ? Où est la difficulté de s'assimiler les idées que préconise le spiritisme ? La difficulté consiste plutôt à ne pas les admettre quand on les connaît.

37. Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît, car il vous sera fait exactement ce que vous aurez fait pour ou contre eux. Voilà ce que dit le Spiritisme, et il prouve la conséquence rigoureuse contenue dans les derniers mots par la pluralité des existences, conséquences naturelles les unes des autres.

38. C'est la logique elle-même qui parle par lui. Rien à répondre. Si cela

n'était pas ainsi, il faudrait s'efforcer que cela fût dans l'avenir, car là seulement est la justice. Si Dieu ne l'appliquait pas de cette manière ou d'une manière encore plus équitable, car l'homme est loin de comprendre la vraie justice, il faudrait croire que ceux qui ont conçu pour l'homme un tel avenir se sont montrés supérieurs à la Divinité même, ce qui serait un blasphème.

39. Dans l'état actuel, c'est tout ce que l'homme peut imaginer de plus juste ; il se fait donc, grâce au spiritisme, une idée aussi juste que possible de son avenir. Si malheureusement les essais de manifestations spirites ont été quelquefois entachés de fraude, renfermées dans le domaine de la philosophie, les idées spirites sont irréfutables.

40. On est bien loin sans doute de savoir tout de cette science qui n'a pour bornes que l'infini, mais on en sait assez pour comprendre la loi évangélique et la pratiquer dans l'intérêt bien entendu de chacun. Bien peu la pratiquent, peuples ou individus, cependant il serait injuste de ne pas reconnaître les progrès accomplis. On a fait un grand pas vers cette prescription de la loi éternelle.

41. Que la politique sache se l'assimiler ; qu'elle en fasse la base et la règle des relations des peuples entre eux partout où cela sera possible. Que la diplomatie se transforme au contact de l'indiscutable vérité. On dit souvent : la meilleure finesse est de n'en pas avoir. Cela est aussi vrai pour les masses que pour les individus, plus vrai même, en raison du nombre.

42. La meilleure diplomatie est de n'en pas avoir, et le crime commis contre un grand nombre se multiplie par la totalité des victimes qu'il fait. La mise en pratique de l'unique loi de l'humanité simplifiera tout en mettant partout des frères là où il n'y avait que des ennemis. La prudence doit être consultée, la défiance jamais.

43. Il est encore bien des épreuves à traverser avant d'atteindre un résultat à peu près satisfaisant ; c'est ce qui fait un devoir à ceux qui le peuvent de peser dans ce sens sur les hommes ou les nations disposés à les écouter. Ils laisseront des noms bénis sur la terre et continueront leur tâche dans d'autres existences au sein d'un inaltérable bonheur.

44. Vous tous qui parlez au nom des pouvoirs politiques aux hommes et aux nations, dites-leur : « En dehors de ce que vous nommez l'avenir d'une patrie, il y a votre avenir à vous, car l'homme ne passe pas un instant sur la terre pour n'y plus revenir. Il y a votre postérité immédiate, composée de ceux qui furent vos pères, votre postérité plus reculée, qui sera vous-mêmes.

45. « Voyez-vous se dérouler cette magnifique loi de solidarité qui vous embrasse tous et vous fait les soutiens nécessaires les uns des autres ? Si à votre retour sur la terre, vous voulez la trouver hospitalière et féconde, appliquez-vous, dès ce moment, à lui donner ces qualités. C'est pour vos

pères devenus vos fils et pour vous-mêmes, destinés à être un jour vos arrière-neveux, que vous travaillez.

46. « Ne dites pas que vous vieillissez et que tout travail vous devient inutile, que vous vous désintéressez des affaires de votre pays. Votre tâche est utile toujours et, à un moment donné, homme ou Esprit, vous la reprendrez au point même où la mort corporelle l'a interrompue. Vous la continuerez même s'il le faut par inspiration.

47. « L'homme disparu, l'Esprit continu dans l'erraticité le travail commencé, il redresse les erreurs qu'il a pu commettre, il confirme les vérités qu'il lui a été donné de propager. Mais les erreurs sont d'une très faible importance quand on se laisse guider par la loi d'amour. Les désincarnés poursuivent ainsi leur œuvre à l'aide de médiums dévoués qui plus tard deviendront inspirateurs à leur tour.

48. « Vous avez été vos propres aïeux comme vous serez vos propres petits-fils. Si la terre se couvre autour de vous de ruines et de sang, c'est que dans le passé vous n'avez fait que sang et ruines. Balayez toutes ces vieilleries atroces et posez dans le sol enfin purifié les fondements de la fraternité humaine appuyée sur l'amour divin. Faites progresser le monde pour les autres si vous voulez que les autres le fassent progresser pour vous. »

49. Un tel langage, qui cependant contient en lui les pensées progressives des hommes croyants dans l'avenir, aurait beaucoup de peine à être compris du plus grand nombre si on ne lui donne pas une base solide. Celui qui ne compte pas avec l'intérêt personnel des hommes n'est pas pratique. Il n'est pas, sur la terre, de renoncement absolu.

50. Les martyrs de toutes les causes ont toujours eu dans l'héroïsme qu'on leur prête une arrière-pensée personnelle, car la personnalité est le seul signe évident de l'existence individuelle. La maintenir dans une juste limite, voilà le devoir de l'homme qui comprend Dieu et l'humanité.

51. Il est des personnalités modestes qui servent de piédestal à toute une foule de personnalités orgueilleuses qui se couvrent du masque de l'humilité. Malheur à ces dernières qui outragent incessamment la vérité, parce que leur foi est plus apparente que réelle ! Elles croient assez peu au ciel, c'est-à-dire à l'avenir d'outre-tombe, pour lui préférer les choses de la terre.

52. Ceci est aussi de la politique et quelquefois de l'intrigue. La pensée de Jésus n'est sûrement pas là. Cherchez-la chez les humbles envers Dieu, chez les humbles qui savent faire des dons du Créateur le cas qu'ils doivent en faire et qui n'abdiquent pas plus les droits de leur intelligence dans l'intelligence d'autrui qu'ils n'abdiquent les droits de leur estomac.

53. Je vous le dis en vérité, celui qui sauvegarde les droits de son estomac en faisant abandon des droits de son intelligence, faillit à la loi de Dieu, il n'a pas la pensée de Jésus. Paix à lui cependant afin que sans trouble il

puisse changer de voie et regagner le bon chemin que les préjugés lui ont fait perdre.

54. Bonheur à ceux qui reviennent ainsi ! Mais vous tous qui travaillez avec une ardeur sincère à rénover ce qui vous semble ne plus être à la hauteur des progrès accomplis, évitez les discussions irritantes. Une discussion amicale, lorsqu'on sait lui maintenir ce caractère, est un frottement doux des idées qui fait la lumière ; une discussion envenimée par les antagonismes sur la haine produit des malheurs difficiles à réparer pour un temps, de vrais cataclysmes au point de vue des croyances actuelles.

55. Rien n'est perdu, mais on avancerait beaucoup si on savait ce qu'on ne veut pas savoir. Des tyrans parricides se sont « craints » dans leurs fils ; qu'ils se voient dans leurs petits-fils découronnés, et ils auront accompli un progrès réel et durable sur eux, car ils auront dès ce moment entrevu la vérité, et seule la vérité peut accomplir un progrès digne de ce nom.

56. En politique, comme dans toutes les sphères de l'activité humaine, l'orgueil gâte tout, et c'est la personnalité qui enfante l'orgueil ; repoussez donc autant que possible la personnalité qui tue, pour vous fondre dans l'universalité qui régénère.

57. Le Fils de l'homme a parlé comme il devait ; mais il n'a jamais oublié de dire : « Ce n'est pas de moi-même que je dis ces choses. » C'est un hommage rendu par une bouche dont, malgré certaines apparences, on n'écoute pas assez les paroles, dont on s'ingénie à torturer même les pensées, c'est un hommage rendu à cette force de communication entre Esprits frères attachés à des apparences diverses : l'incarnation et la désincarnation.

58. L'humilité qu'il s'efforçait de pratiquer, surtout dans le secret de sa conscience, le rendait apte à recevoir des inspirations d'autant plus élevées que son humilité était plus vraie. Le jour où les hommes d'Etat comprendront cette force et sauront en faire usage, bien des fautes seront évitées, bien des choses grandes et utiles verront le jour sur cette planète encore arriérée.

59. Alors la politique régénérée sera uniquement basée sur le principe d'une alliance universelle fraternellement respectée. La fraternité n'est pas une de ces choses qu'on puisse adopter ou repousser suivant les hommes et les circonstances. Sans qu'elle soit sincèrement pratiquée dans les nations prises individuellement, il faut qu'elle jette ses racines dans les relations de peuple à peuple.

60. Tant qu'il y aura des haines et des antagonismes entre les peuples divers, une harmonie parfaite ne saurait régner entre les enfants d'une même nation. La haine est un poison subtil qui s'attache à tout à un moment donné, si on a le malheur d'en faire usage contre quelqu'un. Celui qui hait son ennemi finit par haïr son ami le plus dévoué. Un peuple qui, par un faux sentiment

de patriotisme, déverse sa haine sur un autre peuple, se divisera contre lui-même un jour.

61. Pour éviter ces choses, l'avenir édifiera une politique ayant pour assises l'amour pur de la Divinité, sans lequel tout travail est vain, et la fraternité universelle.

(*A suivre*).

CUEILLETTE DE PENSÉES

Le bonheur est partout !
Il est dans la famille auprès du feu qui chante,
Dans l'amour dont on vit, dans l'art qui nous enchante,
Dans le souvenir triste et doux, dans la gaieté,
Dans le simple devoir, simplement accepté.

C. FUSTER.

***

On déshonore la justice quand on n'y joint pas la douceur ; c'est faire mal le bien.

FÉNELON.

***

Le sage peut se rapprocher de la perfection, mais il ne doit pas espérer l'atteindre.

J. ERIAM.

***

Ne te hâte ni de te faire des amis ni de quitter ceux que tu as.

SOCRATE.

***

Le monde passe et aussi sa convoitise, mais celui qui aura fait le bien demeurera éternellement.

***

Celui qui a la charité en son cœur trouve toujours quelque chose à donner.

***

Pour le bonheur il faut tenir peu d'espace et changer peu de place.

FONTENELLE.

***

Le bonheur consiste dans l'idée que l'on s'en fait.

J. ERIAM.

***

La pauvreté coûte plus cher que toutes les richesses, car on ne peut y arriver qu'en donnant tout ce qu'on a.

***

Pourquoi se tourmenter d'un fait pénible s'il est réparable. Et à quoi cela sert-il s'il ne l'est pas ?

ANGÈLE MASSINA.

***

Celui qui se flatte de ne croire à rien est souvent le plus crédule.

J. ERIAM.

***

On voit toujours trouble à travers ses larmes. Défions-nous de la sensibilité.

***

Repassez chaque soir en votre esprit les actes de votre journée ; si votre conscience vous approuve, persévérez ; si elle vous désapprouve, corrigez-vous.

J. ERIAM.

***

Indulgence pour soi et dureté pour les autres n'est au fond qu'un seul et même vice.

LABRUYÈRE.

***

Il vaut mieux mériter l'estime des hommes que leur admiration.

JULES SIMON.

***

La voix la plus douce est celle du cœur.

SOPHOPHILE.

Esotérisme Chrétien

Avant d'ouvrir le nouveau livre de M. Edouard Schuré, *L'Evolution divine du Sphinx au Christ* (1), allez entendre Parsifal sur la colline sacrée, ou, s'il ne vous convient pas d'aller si loin, trouvez un bon orchestre, qui vous joue la symphonie en *ut mineur* ; sinon, rendez-vous sur la falaise, à l'heure où le soleil, semblable à une coupole d'or en fusion, s'enfonce lentement sous la mer retentissante ; ou bien encore, si, par fortune, vous passez vos vacances dans les Alpes, regardez les lueurs expirantes du crépuscule sur les cimes, tandis que, suspendue à la voûte insondable, apparaît la pâle effigie de la première étoile : abandonnez alors tout votre être à la magie de la musique, de la mer, de la montagne, laissez-la pénétrer jusqu'aux profondeurs inexplorées de votre conscience, en franchir les limites, éveiller, dans les ténèbres de la subconscience, des phosphorescences de souvenirs, des images de rêves, des nébuleuses d'idées et quand vous aurez atteint un certain degré d'excitation cérébrale, quand vous serez en *France*, comme disent les médiums, n'hésitez plus, lisez. Mais j'aime mieux vous le dire tout de suite, ce livre est un philtre, composé par un puissant abstracteur de quintessence, un Mage expert dans l'art de prendre des âmes au filet et de les offrir aux puissances de l'Invisible.

L'Invisible, de même que la préhistoire, est le domaine de M. Edouard Schuré. Si je ne me trompe, son initiation à la littérature est d'ordre musical. Son enthousiasme pour le drame wagnérien doit être considéré comme le signe de sa vocation ésotérique ; de Bayreuth il se mit en route pour la Kaldée, qui devait lui livrer ses secrets : « Richard Wagner, nous dit-il aujourd'hui, c'est le plus grand occultiste conscient qui ait jamais vécu... quant à sa musique, elle regorge de toutes les magies et semble presque, comme celle de Beethoven, avoir retrouvé le verbe primordial, la parole créatrice. » Mieux informé maintenant que le maître, M. Edouard Schuré est un occultiste conscient, qui a poussé très avant ses recherches, à travers le temps et l'espace, sur l'énigme de nos destinées, a trouvé la solution et le rêve de faire des prosélytes.

Son premier ouvrage occultiste, *Les Grands Initiés*, date de vingt ans, vingt-cinq éditions françaises et un grand nombre de traductions en certifient la valeur, à une époque où il semble qu'il n'y ait de succès de librairie que pour les romans. Il répondait à un besoin d'idéalisme qui devient de plus en plus impérieux pour une grande fraction du public. L'auteur

(1) Un vol 3 fr. 50, franco France 3 fr. 85, Etranger 4 fr. 25.

évoquait les meneurs d'âmes, les directeurs de consciences, depuis les premiers temps de l'humanité jusqu'au Christ et s'attachait à démontrer comment les uns et les autres avaient porté à la connaissance des hommes un message divin. Historien, philosophe, poète, il analysait, révélait, devinait les arcanes de la mission de Moïse, d'Orphée, de Pythagore, et s'attachait, avec une ardeur enthousiaste, à démontrer, sous des formes diverses, l'unité de leur action. Par eux, il magnifiait la puissance illimitée de l'âme qui doit aboutir, à la suite d'innombrables incarnations, au repos dans l'absolu.

Les années qui suivirent cette œuvre capitale ont été employées par des compositions dérivant de la même inspiration : des romans, *L'Ange et la Sphinge*, *Le Double*, la *Prêtresse d'Isis ;* des poèmes, la *Vie Mystique*, l'*Ame des temps nouveaux* ; des essais historiques, *Précurseurs et révoltés*, *Femmes inspiratrices et poètes annonciateurs*, etc. A chaque étape, l'auteur affirme, lui aussi, sa mission.

Au cours de ce labeur de vingt ans, il était possédé du désir de continuer *Les Grands Initiés* par une étude approfondie sur l'ésotérisme chrétien. A la différence de Mme Annie Besant et des Théosophes, il est convaincu de la réalité historique de Jésus ; mais on va voir que ni l'Eglise catholique ni les Eglises dissidentes n'ont matière à le féliciter de cette acte de foi.

Il attendait son heure, lorsqu'en 1906 entra dans son cabinet d'étude non point Méphistophélès, mais un magicien plus puissant peut-être, venu parmi nous pour réconcilier l'archange Lucifer avec le Christ. A la vue du docteur Rudolf Steiner, auteur d'un traité de science occulte, publié à Leipzig, il éprouva une des plus profondes commotions de sa vie. C'était le maître : « Vous m'apportiez, lui dit-il, la lumière désirée. Dans votre enseignement, l'ésotérisme chrétien se déployait devant moi avec toute son envergure et plus vaste encore que je ne l'avais cru. Car tel que vous me le présentiez, je le voyais capable d'embrasser, d'éclairer et d'élargir toutes les autres traditions. Cet accomplissement inespéré d'un de mes rêves les plus hardis me ramenait à mon ancien projet d'esquisser une histoire de l'ésotisme chrétien.

Cette histoire, M. Edouard Schuré la prend de haut, si haut, qu'il nous conduit au-dessus des nuées, au-dessus des sphères célestes. Il commence par considérer les périodes planétaires qui s'étendent sur des millions et des millions d'années, spécialement les trois avatars de la terre : d'abord mêlée à la nébuleuse, nommée Saturne, dans la cosmologie occulte, elle a fait ensuite partie du soleil primitif qui s'étendait jusqu'à la limite du Jupiter actuel, puis s'est dégagée de l'astre de feu, emportant avec elle la Lune qu'elle n'a expulsée qu'à une époque relativement récente. Nous ne saurions résumer ici comment les Dieux sur les Elohim des hiérarchies supérieures ont développé les dieux de la hiérarchie inférieure : Archées, Archanges et

Anges qui, avec leur aide, furent les générateurs de la Terre et de l'Homme. Leurs travaux constituent, dans la vision de M. Edouard Schuré, une trame éblouissante. Il importe seulement d'y prendre ce qui regarde le Christ.

Au moment de la séparation de la terre et du soleil, les Elohim, que Rudolph Steiner appelle les *Esprits de la Forme*, retirés sur l'astre lumineux, agissaient sur la terre « la fécondant de leurs rayons et la revêtant de son manteau de verdure ». Or, le Christ gouvernait ces puissances spirituelles mais demeurait inconnu des hommes, alors sous l'influence de Lucifer, sans qui nous n'aurions ni la raison ni la liberté. Ce n'est qu'au commencement de la période aryenne que l'influence spirituelle émanée de l'*Aura solaire* se fit sentir :

Le Christ se rapprocha ainsi peu à peu du monde terrestre par un rayonnement progressif. Cette lente et profonde incubation ressemble, sur le plan spirituel, à ce que serait, sur le plan physique, l'apparition d'un astre venant du fond du ciel et dont on verrait grandir le disque à mesure qu'il se rapprocherait de nous. Endra, Osiris, Apollon se lèvent sur l'Inde, sur l'Égypte et sur la Grèce comme des précurseurs du Christ. Il luit à travers ces dieux solaires comme la lumière blanche à travers les vitraux rouges, jaunes et bleus des cathédrales.

Le Christ est donc de toute éternité le Verbe solaire qui devait descendre dans un corps humain pour accomplir son œuvre de rédemption.

Il ne nous appartient pas de juger la thèse du *Christ cosmique*. Prise au seul point de vue de l'imagination, elle est pleine de magnificence. Les visions de M. Édouard Schuré nous transportent de merveilles en merveilles, dans l'empyrée où siègent les Trônes, les Dominations, les Kéroubins, sur la Terre-Lune; dans le monde lémurien habité par les monstres et les espèces inférieures de l'humanité ; sur l'Atlantide ; puis au berceau de la civilisation, dans l'Inde au temps de l'invasion aryenne et, plus tard, au temps de Bouddha ; en Perse, au temps de Zoroastre, à Babylone, au temps de Daniel ; en Grèce, où nous assistons aux mystères d'Eleusis ; en Palestine enfin, où meurt et ressuscite le Christ, « sublime esprit solaire », qui a bien peu de traits communs avec celui dont le Pape est le Vicaire.

Ayant dit le passé occulte de l'humanité, M. Édouard Schuré annonce une synthèse du principe chrétien et du principe luciférien, qui se réalisera après bien des tempêtes et des catastrophes. Il s'en expliquera dans un prochain ouvrage : *Du Christ à Lucifer*. Que Lucifer lui donne la force de l'écrire et d'exercer de nouveau sur nous ses dangereux enchantements. Qu'il ne songe pas toutefois à obtenir le suffrage des docteurs de l'Église, bien qu'il cherche un appui dans le quatrième évangile où il est dit : « Au commencement était la Parole... En elle était la vie et la vie était la lumière des hommes... » Il prend avec le texte sacré et avec le dogme d'étranges

libertés. Ne va-t-il pas jusqu'à contester la mort de Lazare et avancer que Jean, *le disciple que Jésus aimait*, avait consenti à vivre quatre jours dans le tombeau, sous le nom de Lazare, pour subir l'épreuve suprême qui conduit l'initié à la connaissance directe de la vérité. C'est faire bon marché du chapitre XI de l'Evangile de saint Jean et de l'observation bien connue de Marthe : « Seigneur, il sent déjà, car il est là depuis quatre jours. » Il faut donc prendre le texte en entier et accepter le miracle de la résurrection de Lazare, ou accuser saint Jean de mensonge — ce qui est gros de conséquences. M. Édouard Schuré entend cependant ne pas se départir de sa vénération envers la Parole faite chair qui ne peut pas se prêter à une supercherie, contradiction inexplicable.

La perfection du Verbe cosmique se répand sur la personne même qui habita parmi les hommes « pleine de grâce et de vérité » ; de ces mots de l'évangéliste, M. Edouard Schuré conclut que le Christ à trente ans était de haute stature et beau comme un ange. Que fait-il donc de la prophétie d'Isaïe qui énonce une opinion exactement contraire? « Il a grandi devant l'Eternel comme un rejeton, comme un faible arbrisseau qui sort d'une terre desséchée. Il n'avait ni beauté, ni éclat pour attirer nos regards ou rien dans son aspect qui pût le faire aimer. Il était méprisé... il inspirait le mépris comme un objet à la vue duquel on se couvre le visage. » (53-2.) C'est une vision de laideur; M. Edouard Schuré n'a que des visions de beauté ; poète, il vit dans un rêve — et ce rêve, c'est la contemplation du divin.

PAUL D'ARMON.

CONFÉRENCES

Nous prévenons nos lecteurs que des CONFÉRENCES sur la « Doctrine Spirite » sont faites tous les *mercredis* à la salle de la **SOCIÉTÉ ALLAN KARDEC**, *183, rue Saint-Denis, à 8 h. 1/2 du soir.*

Conférences de décembre

Mercredi 4 décembre. Pharasius : *la Science et le Spiritisme.*

Mercredi 11 décembre. Edouard Guibé : *Commentaire sur le « Livre des Esprits » d'Allan Kardec.*

Mercredi 18 décembre. Pharasius : *la mission de Jésus.*

Nos lecteurs trouveront des cartes à la librairie.

M. Sédir tiendra, dans sa salle (32, rue Cardinet, Paris XVII[e]), pendant les mois de novembre et de décembre 1912, des réunions dont voici le programme :

Les jeudis 14, 21 et 28 novembre, 5, 12, 19 et 26 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, conférences sur l'*Enfance du Christ*.

Les lundis 18 et 25 novembre, 2, 9, 16, 23 et 30 décembre, dans l'après-midi, réceptions sur rendez-vous.

Les mardis 19 et 26 novembre, 2, 10, 17, 24 et 31 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, séances collectives de consultants et de malades.

Les mercredis de Noël et du Jour de l'An, à 3 heures après-midi, causeries sur l'aspect mystique de ces deux fêtes.

Les Conférences sont gratuites. Les réceptions du lundi et du mardi sont payantes.

COMMUNIQUÉS

La Société Allan Kardec vient de nous faire parvenir les trois premiers numéros du *Bulletin* qu'elle publie, nous en donnons ci-dessous le titre à nos lecteurs ; une série de conférences va être organisée par cette Société, nous en donnons les dates à la rubrique CONFÉRENCE.

Bulletin de la Société Allan Kardec

Pour la propagande de la *Philosophie Spirite*.

Siège Social : 18, Rue de l'Odéon, chez M. Edouard Guibé.

Réunions : tous les mercredis à 8 h. 1/2 du soir, 183, Rue Saint-Denis,

« Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse :
Telle est la Loi. »

Ce Bulletin est placé sous la Direction morale de *Sœur Espérance*.

Prix du Numéro 0 fr. 10. (Les n[os] 1, 2, 3, sont parus.)

Le but, en publiant ce journal, est de donner au plus grand nombre possible de personnes le profond désir de connaître et d'étudier les ouvrages d'Allan Kardec dont l'œuvre forme la Base fondamentale de la Doctrine Spirite.

Demoiselle spirite désire trouver emploi quelconque dans maison spirite, de préférence dans bureau ; connaît bien l'allemand.

S'adresser au bureau de la *Revue Spirite*.

APPEL!

Que tous les cœurs qui aspirent la paix dans l'amour et la justice unissent leurs prières aux nôtres ! Nous, Spirites, nous croyons que Dieu répond à l'appel de ceux qui élèvent leurs prières vers Lui dans le but du bien de tous, et nous Lui demandons que les malheureux frères qui se combattent aujourd'hui, simples soldats, chefs d'armées et de Nations comprennent que nous sommes tous frères et que doivent cesser les luttes fratricides qui désolent l'Orient.

Nous espérons en Toi, ô mon Dieu ! Ouvre nos cœurs à l'amour, à la pitié, au sentiment du devoir, et s'accomplira l'entente fraternelle que n'ont pu encore réaliser les puissances directrices des peuples de la Terre.

Que ta sainte volonté s'accomplisse !

LIVRES NOUVEAUX. — REVUES

Nous recevons la communication suivante qu'un de nos correspondants a traduit d'une publication étrangère.

24 mai 1912.

Chers Amis,

Une ombre heureuse vient à vous, inconnue quant à sa personne, son nom ne vous est pas ignoré, ni sa mort tragique sur le *Titanic*. Je suis Stead, et des amis communs, entres autres la Duchesse de V... m'a amené ici pour me permettre de me manifester par l'intermédiaire de Mme Hervy, son amie. Peut-être serez-vous étonnés que mes esprits familiers ne m'aient pas averti de la fatalité attachée au *Titanic*, mais rien ne prévaut contre la destinée lorsqu'elle est irrémédiable et je devais mourir sans qu'il fût possible à aucune puissance humaine ou spirituelle de reculer l'heure. L'agonie du *Titanic* a été quelque chose d'horrible et aussi de sublime. Il y a eu des désespoirs fous et des manifestations lâches et brutales de l'égoïsme humain. Mais combien aussi ont pris mesure de leurs cœurs et se sont sentis plus grands devant la mort, plus nobles et plus saints, plus près de Dieu. Savoir qu'on va mourir en pleine vie et en pleine force, sous l'action de ces puissances de la nature qui ne sont qu'indomptées sous leur apparente soumission, mourir sous le scintillement des étoiles impassibles, mourir dans le calme funèbre de la mer glacée, au milieu de cette solitude infinie, quelle angoisse ! pour la pauvre créature humaine, et quel appel éperdu vers ce

Dieu dont, tout à coup, elle découvre la puissance !... Oh ! les prières de cette nuit, les prières, les renoncements, les éclairs soudains illuminant les consciences, et la foi s'élevant dans les cœurs avec le beau chant *Plus près de toi mon Dieu*. Agonie de centaines d'êtres, oui, mais agonie qui pour beaucoup était l'aurore d'un jour nouveau. Il y a pour ceux qui ont vécu, pensé, souffert, pour ceux aussi qui ont trop joui de ces décevantes joies que la fortune dispense à ses victimes, un soulagement intérieur, et comme un élan d'espérance, à penser que dans quelques instants, tout sera fini. L'âme tressaille dans la chair et la dompte, malgré les soubresauts inconscients de la bête. Et combien d'entre nous, aux paroles du cantique *Plus près de toi mon Dieu* se sont sentis tout près de l'Etre ineffable qui nous enveloppe de sa toute puissante sérénité ! Pour moi, j'ai vu venir la mort avec une étrange douceur, je me sentais soutenu par mes amis invisibles, pénétré par ce mystérieux magnétisme qui galvanisait ceux qui allaient mourir, et qui enlevait à la mort son horreur. Les morts ont peu souffert, moins que les vivants ; ceux qui étaient choisis étaient déjà à moitié dans le monde spirituel où tout rayonne d'une vie surnaturelle. La grande angoisse n'était pas pour eux ; mais pour ceux qui, rivés à la chair, étaient entraînés sur les canots sauveteurs pour continuer ici-bas le pèlerinage de douleur dont ils n'étaient pas encore affranchis.

STEAD.

La fraude dans la production des phénomènes médiumniques, par Charles Lancelin, 1 vol. grand in-8, tiré à 250 ex. numérotés et signés de l'auteur, 5 francs.

Nombre d'écrivains techniques se sont jusqu'à ce jour occupés de la fraude en matière spirite, mais tous l'ont fait de façon incidente et seulement en ce qui regardait leur étude du moment. La monographie de la fraude examinée en elle-même et pour elle même restait à faire ; c'est cette lacune que vient de combler l'auteur bien connu Charles Lancelin par l'étude très fouillée et très documentée qu'il publie aujourd'hui, où il passe en revue tous les genres, toutes les variétés de fraudes, tant celles émanant du sujet médiumnique lui-même que celles qui sont produites par les assistants et même — il le prouve — par les Esprits. Dans ce travail très complet il mentionne des espèces de fraude qui étaient jusqu'à présent inconnues, telle celle qui résulte de la réceptivité des sujets médiumniques à la suggestion mentale de la part des assistants ; il en est d'autres, par exemple celles qui résultent d'un état hystériforme du sujet, pour lesquelles il indique de nouveaux modes d'appréciation ; il distingue de plus ce qui est fraude véritable de ce qui est quasi-fraude, pseudo-fraude, fraude factice, etc. En un mot

l'étude qu'il présente au public est complète et vient bien à son heure pour porter la lumière dans certains faits obscurs et jusqu'ici très diversement appréciés.

Du reste, une analyse succincte de l'ouvrage en fera bien comprendre la portée.

Du côté du médium, l'auteur étudie la fraude consciente et la fraude inconsciente, cette dernière au quadruple point de vue normal, psychique (où il examine à part le dédoublement, la répercussion et les filaments fluidiques), pathologique et de la trance.

La fraude émanée des assistants est divisée par lui en fraude consciente, tant favorable qu'hostile, en complicité semi-volontaire de fraude et en fraude inconsciente produite par l'hostilité, l'erreur, l'ignorance et la suggestion.

Il prouve ensuite qu'il y a, de la part des Esprits, des fraudes volontaires réelles, des fraudes volontaires *factices* et même des fraudes inconscientes notamment dans les phénomènes de transfiguration et de traction hyperphysique du sujet.

Enfin il termine son étude en indiquant de façon détaillée comment doivent être étudiés et appréciés les phénomènes médiumniques.

On voit, par ce simple résumé, qu'à l'heure actuelle il n'existe aucun autre ouvrage analogue à celui-ci, dont le besoin, de jour en jour, se faisait davantage sentir.

Æsculape, grande revue mensuelle illustrée, latéro-médicale, le numéro : 1 franc. Abonnement : 12 francs (Etranger : 15 fr.). A. Rouzaud, éditeur, 41, rue des Ecoles, Paris.

Sommaire du numéro de septembre 1912. — Autour de mon auto-opération (12 illustr.), par le professeur Jules Régnault. — Impressions d'un auto-opéré de hernie inguinale. L'anesthésie : l'acte opératoire. L'indiscrétion des journaux ; la photo truquée ; les caricaturistes s'en mêlent. Les jugements de la presse médicale en France et à l'Etranger.

Réflexions sur l'Art et les Aliénés (10 illustr.), par le Dr Fay. — Reproductions de peintures et de dessins d'aliénés. L'inspiration, la réalisation. Les dessins du maniaque, du dément précoce, du paralytique général, du mystique, du débile.

Les Médecins militaires et l'épaulette (8 illustr.), par le Dr Ravarit. — Sur le champ de bataille de la maladie et des balles : Percy, Larrey, Desgenettes... Rosaguti, Auvert, etc.

Les Saints, guérisseurs de la Folie (7 illustr.), par P. Saintyves. — Pratiques bizarres ; la bredinoire ; saint Menoux guérit les jeunes idiots ; saint Flo-

rentin la folie furieuse; la neuvaine de saint Dizier pour les têtes fêlées; saint Hildevert et la jeune fille tombée en frénésie le jour de ses noces; ceux qui baisent le verrou de saint Tibéry.

Les Velus dans la Sculpture et la Gravure (17 illustr.), par le professeur Le Double et le Dr Houssay. — L'esprit inquiet de l'homme s'est intéressé de tout temps aux anomalies du système pileux. La Femme au Renne; les Vénus barbues; sainte Wildgeforthe, barbue; les Hommes sauvages des châteaux de la Renaissance; sainte Marie l'Egyptienne au Désert, velue.

Supplément (20 illustr.). — Les Mousmés du Japon — La terreur des Untori. — Enterrement civil. — Propos du Dr Quine sur les peuples et le bain. — Une race primitive à Sumatra. — La cuisine sous la Régence. — Un peu de Satanisme. — Un Congrès médical en Tunisie. — La Conservation des bois. — Flaubert à Croisset. — La mesure des très hautes températures. — Les ressources alimentaires de la mer. — L'inspiration chez Théophile Gautier. — L'acide carbonique liquide. — A propos de Henri Heine. — La Magnésie.

Le maître Inconnu : Cagliostro, par le Dr Marc Haven, un volume in-8° avec 18 gravures, chez Dorbon Aîné, éditeur, 19, boulevard Haussmann, Paris.

Peu de personnages ont autant intéressé les Chroniqueurs que Cagliostro. L'Inquisition Romaine, après l'avoir condamné et fait disparaître, avait eu la finesse de faire publier une « Vie de Joseph Balsame » farcie de calomnies et de malveillantes insinuations. — Aujourd'hui le Dr Marc Haven nous donne un volume d'une lecture attrayante, merveilleusement documenté, avec d'abondantes et rares illustrations, qu'on pourrait intituler « Cagliostro vengé » : des *faits* positifs et des *documents* certains sont opposés à chaque calomnie et c'est véritablement un Cagliostro inconnu qui nous est ainsi révélé : ce personnage s'agite au milieu des hommes les plus illustres de son époque et dans les milieux les plus divers : palais, chaumières ou cabinets médicaux, laboratoires d'alchimistes ou réunions d'illuminées ou de Francs-Maçons, Bastille ou centre d'évocations magnétiques ou magiques. — C'est de l'histoire sérieuse et souvent angoissante et cela se lit comme un roman. — Nous pouvons prédire à cet ouvrage fort bien édité, et qu'accompagnent 18 gravures, reproductions de portraits, cartes, sceaux de loges, fac-similés de signatures, etc.., un gros et légitime succès.

Le Véritable almanach du Merveilleux
— 1913 —

Le Véritable almanach du Merveilleux nous communique les bonnes feuilles de son édition 1913 qui va paraître dans les premiers jours de novembre.

Jamais encore le charmant recueil annuel — que tous nos Lecteurs con-

naissent et apprécient depuis plusieurs années — n'a été plus intéressant et plus varié.

Sous une forme des plus élégante, malgré son prix modique, tout a été rassemblé pour satisfaire la curiosité du Lecteur.

En dehors des parties consacrées à l'annuaire et au calendrier, Prédictions astrologiques, Prédictions des voyantes, des médiums, des cartomancciennes, pour 1913 ; Alchimie, Astrologie, Arts divinatoires, Chiromancie, Graphologie, Hypnotisme, Magie, Magnétisme, Occultisme, Sciences psychiques, Sorcellerie, etc., forment autant d'articles intéressants, signés de noms autorisés.

Dans notre prochain numéro, nous analyserons d'ailleurs plus longuement et en détail ce charmant volume de 300 pages que nos Lecteurs pourront se procurer dans nos bureaux au prix de 1 franc (1 fr. 25 franco).

Venant de lire un nouveau livre, qui vient de paraître : le *Traitement mental et la Culture spirituelle*, par Albert-L. Caillet, ingénieur civil (1), je vais essayer de donner mes impressions sur cet ouvrage.

Le sous titre est: La santé et l'harmonie dans la vie humaine, et en effet c'est ce que chacun de nous doit rechercher.

Le but de ce livre curieux est d'exposer d'une façon claire et pratique les doctrines modernes qui jouissent d'un grand succès dans les pays anglo-saxons sous les noms de *Christian Science* et de *New Thought*.

L'auteur passe d'abord en revue tous les procédés antiques et modernes du traitement spirituel : le mesmérisme, l'hypnotisme et la suggestion, puis le traitement mental proprement dit.

L'auteur déclare dans sa préface que sa doctrine est celle de l'école éclectique de la philosophie indoue, dont la base est la Védanta de Vyasa, professée par le yogi Ramacharaka.

Mais contrairement à la plupart des ouvrages dits théosophiques, où l'affirmation abonde (on en a vu des exemples dernièrement) et où les preuves brillent par leur absence, ce livre est traité scientifiquement et sans parti pris.

Il ne manque pas certes de réserve à faire, notamment sur certains exercices psychiques visant l'extériorisation, le dédoublement personnel qui ne sont pas sans danger.

Le régime végétarien ou fruitarien intégral n'est pas non plus à la portée de tous.

Toutefois, en choisissant certaines méthodes avec réflexion et en agissant

(1) Un volume in-18 raisin, prix : 4 francs.

prudemment, on trouverait un grand profit pour la santé et l'amélioration des facultés.

Pour nous, spirites, il y a beaucoup à étudier dans ces branches de l'occultisme : chacun peut glaner l'idée ou la méthode qui s'applique le mieux à son tempérament et à ses goûts, mais il faut le faire avec mesure et n'en pas abuser.

L'ouvrage se termine par une intéressante bibliographie, mais dans laquelle nous regrettons de ne pas voir figurer les œuvres classiques du spiritisme scientifique, qui font défaut de manière fâcheuse pour les lecteurs peu avertis.

POÉSIS.

Le Renouveau, Par O. de Bézobrazow

Voici les prémices d'un nouveau volume de Mme de Bézobrazow, contenant ses conférences aux Sociétés psychiques de Nice, de Marseille et de Paris, au Congrès spirite universel de Bruxelles, conférences dont l'éloge n'est plus à faire. Voilà d'ailleurs le compte rendu de la dernière conférence de l'auteur faite dans la grande salle de l'Hôtel des Sociétés savantes, sous les auspices de l'*Alliance spiritualiste*, par l'auteur connu et justement apprécié des *Batailles de l'Idée*, des *Poèmes mystiques*, etc., etc. « Mme de Bézobrazow, fondatrice du *Féminisme-Initiatique* fait la conférence capitale de la réunion sur: *Les grandes Initiations féminines et leur symbolisme* avec une érudition profonde, une rare connaissance des Mythes et des traditions de l'antiquité et, en même temps, un charme grave de poésie méditatives elle évoque les noblesses, les douleurs, les chutes, les relèvements de principe féminin spirituel à travers l'histoire et proclame sa renaissance contemporaine, sa prochaine et bienfaisante victoire. Un acteur de talent récite, un poème de l'oratrice lequel est comme l'illustration esthétique des vérités précédentes. »

C'est cette illustration qui chante avec tous ces flambeaux dans la partie du **Renouveau** intitulée : *Cieux innombrables*, recueil de poésies diverse qui traverse la terre pour soulever un coin du vaste voile de l'ésotérisme et dont nous détachons, pour nos lecteurs, la dédicace:

Extrait du **Renouveau**, publications féministes-spiritualistes, recueil de conférences ésotériques faites aux sociétés psychiques et aux réunions plénières spiritualistes, suivi de *Cieux innombrables*, poésies. Prix: 2 fr. 50. P. Leymarie, Editeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Sommaire du « Renouveau ».— Introduction à la méthode du Féminisme-Spiritualiste. — De l'éducation de la Croyance. — La mission de la femme

au XX^e^ siècle. — La Renaissance spiritualiste. — Du caractère fondamental du Féminisme-Spiritualiste. — La Femme éducatrice à tous les degrés. — Vers le Credo Universel. — Les grandes Initiations féministes et leur symbolisme. — Cieux innombrables (poésies).

Nouvelles recherches sur le Fluide humain, par G. Le Goarant de Tromelin. — *Son Origine. — Sources de la Vie. — Génération du fluide vital ou Fluide humain. — Son Action sur les corps légers. — Sa Réalité. — Moteurs girateurs mis en mouvement de rotation par le Fluide humain ou Force biolique, sans aucun contact du corps ni des mains avec ces appareils ni avec la table supportant ces moteurs biloiques.* — Orné de 7 figures explicatives intercalées dans le texte. Prix : 1 franc.

Cette brochure complète les précédents travaux de M. de Tromelin sur le *Fluide humain* et la démonstration de son action sur la matière. Dans ce nouvel ouvrage, M. de Tromelin décrit de nouveaux appareils qu'on construit soi-même sans aucun frais et qui tournent avec une très grande rapidité rien qu'en se plaçant debout ou assis en face de la table supportant ces appareils et sans aucun contact du corps, ni des mains, soit avec les appareils, soit avec la table les supportant. M. de Tromelin répond à toutes les objections et il prouve que c'est bien une force s'échappant du corps humain — ou force magnétique, fluide humain ou force biolique — qui est la cause du mouvement de rotation obtenu. En conséquence ce travail est de nature à intéresser tous les chercheurs. En outre, M. de Tromelin aborde le passionnant problème du *Mystère de la Vie* et à titre d'*hypothèse* très probable, il donne d'excellentes raisons pour faire supposer que cette force magnétique — ou biolique comme il préfère l'appeler — est produite par les organes pulmonaires. Cette œuvre, absolument nouvelle, est unique en son genre et elle est appelée à un grand succès.

Le Christ et la Patrie, par Grillot de Givry. — Un vol. in-16 cour. br. Prix : 3 fr. 50.

Le Catholicisme qui pendant dix-huit siècles a dominé la civilisation occidentale, n'a pu être investi d'une telle mission sans cacher en son sein des mystères d'une portée occulte considérable. L'Eglise fut en effet, dans le principe, une société secrète ayant ses initiations rigoureuses, mais ce qu'on y enseignait est actuellement ignoré des catholiques eux-mêmes qui en ont perdu la tradition, ou jalousement caché par quelques-uns auxquels il est enjoint de ne pas parler.

Un laborieux érudit, M. Grillot de Givry auquel, par son affiliation pratique à l'Eglise, tous les textes liturgiques et doctrinaux sont familiers, est parvenu à reconstituer entièrement l'enseignement secret du catholicisme primitif.

Après avoir défini dans *Lourdes* la signification ésotérique du dogme de la Vierge Mère de Dieu, et rappelé dans *Le Grand Œuvre* que le Christ est l'expression du but de l'alchimie, il se propose de donner dans *Paray-le-Monial* la synthèse complète de ce que fut la personnalité de Jésus, et dans *l'Introduction à l'étude de la Kabbale*, la révélation intégrale du mystère du verbe apocalyptique.

Le présent ouvrage appartient également à cette série et la complète. L'auteur y expose le plan secret de politique que poursuivit l'Eglise dans les premiers siècles, et qui consistait à grouper tous les peuples dans une formule unitariste en abaissant la puissance des entités nationales ; et il n'hésite pas à conseiller en termes véhéments aux chrétiens modernes, le retour à cette tradition qu'il croit essentielle pour la vitalité de l'Eglise.

Catholique convaincu et bien que tenu au secret comme tous ses coreligionnaires initiés, M. Grillot de Givry a jugé qu'il était opportun de parler. Il ne dissimule pas qu'en révélant ce que l'Eglise a tenu si longtemps caché, il croit fournir aux catholiques le moyen de relever leur religion défaillante.

Si les lecteurs ne le suivent pas sur ce dernier point, du moins, trouveront-ils dans son œuvre un tableau de l'histoire universelle et principalement de l'histoire française qui par son envergure eût fait envie à un Taine ou à un Edgar Quinet.

Ce livre a sa place non seulement dans la bibliothèque de tout occultiste fervent, mais dans celle de tout catholique, et en général de tout penseur auquel les questions de politique, d'avenir, de nationalisme, de militarisme et d'évolution sociale ne sont pas indifférentes.

Pensée du mois (du 15 novembre au 14 décembre).

Le but le plus élevé de l'univers c'est la Beauté sous tous ses aspects : matériel, intellectuel, moral La Justice et l'Amour sont ses moyens. La Beauté, dans son essence, est donc inséparable du Bien et tous deux, par leur union étroite, constituent l'absolue Vérité, la suprême Intelligence, la Perfection ! (*Léon Denis. — Problème de l'Être et de la Destinée.*)

Le Directeur-Gérant : Paul. Leymarie.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN